



LES SOUFFRANCES DE JOB

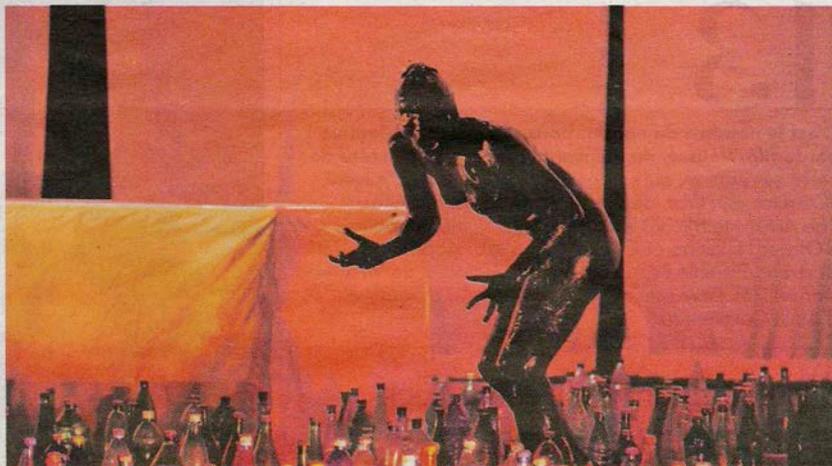
de Hanokh Levin – mise en scène Laurent Brethome – création 2010

EXTRAITS DE PRESSE

www.lementeurvolontaire.com

Henri BRIGAUD, administrateur de production – brigaud.henri@wanadoo.fr – 06 66 26 14 82

Murielle RICHARD, attachée de presse – mulot-c.e@wanadoo.fr – 06 11 20 57 35



Les Souffrances de Job, détournement terroriste du la Bible. PHOTO BEAUPRÉAU

THÉÂTRE Dernière ce samedi à Paris de la pièce du dramaturge israélien Hanokh Levin, mort en 1999.

«Job», fin de carrière

LES SOUFFRANCES DE JOB de **HANOKH LEVIN**

ms Laurent Brethome. Odéon-Ateliers Berthier, 75017. Samedi, 20 heures.

Douze ans après sa disparition, Hanokh Levin est régulièrement monté au théâtre et, de *Kroum l'ectoplasme* à *Shitz (guerre, amour et saucisson)* ou *Funérailles d'hiver*, c'est chaque fois l'occasion de vérifier la virulence du dramaturge israélien passé maître dans l'éreintement des conventions sociales, familiales et religieuses.

Illustration paroxystique du jeu de massacre, *les Souffrances de Job* – qui achève ce week-end un bref séjour parisien aux Ateliers Berthier – en fait voir de toutes les couleurs à l'infortuné héros de la pièce dépiécée. Et lorsqu'on écrit «de toutes les couleurs», il faut aussi prendre l'expression au pied de la lettre, dans la mesure où Job (Philippe Sire, méritant), finit empalé, la bistouquette à l'air, méconnaissable puisque le corps entièrement maculé de peinture rouge, jaune ou bleue.

Tout avait pourtant bien commencé pour Job, hiérarque surpris au sortir d'un banquet où, écho de la tragédie antique, il est fait allusion à l'«empereur à Rome». Une confusion historique qui n'ôte rien à la contemporanéité d'un propos qui verra Job perdre absolument tout : ses biens, ses enfants, ses amis, son honneur... sa vie. D'un pessimisme trash («Vous vous évertuez à justifier Dieu, justifiez-moi d'abord les hommes»), la pièce, façon détournement quasi terro-

riste du mythe biblique, s'accomplit ainsi en farce radicale, corrosive, blasphématoire, où la mise en scène de Laurent Brethome ne recule devant aucun effet.

Au risque de frôler le gadin sur un plateau digne d'*Inter-*

villes (forêt de bouteilles vides, giclures d'eau, bateau radical, corrosive, blasphémateur forain...). Tel quel, c'est à dire tout de bruit et de fureur, autant visuelle que verbale, *les Souffrances de Job* laisse pantois.

GILLES RENAULT

Libération

LIBÉRATION SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 JANVIER 2012

JEUDI 2 FÉVRIER 2012

Job en souffrance au Sorano

l'essentiel ▼

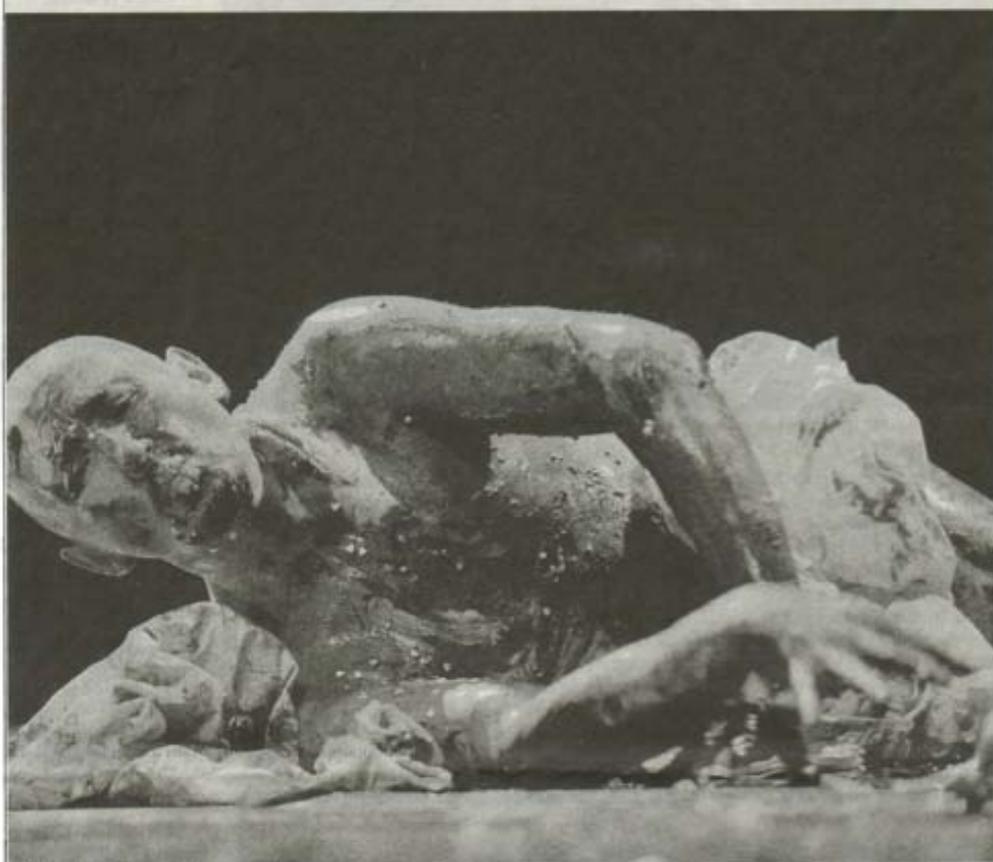
Présentée de ce soir à samedi au théâtre Sorano, « Les souffrances de Job », pièce d'Hanokh Levin constitue l'un des temps forts de la saison. Au propre et au figuré. Car la mise en scène radicale de Laurent Brethome ne pourra pas laisser indifférent...

Pauvre comme Job. Tout le monde connaît l'expression. Job, héros mythique d'un des plus beaux poèmes en prose de la Bible. Job l'homme que Dieu avait mis à l'épreuve, pour éprouver sa foi en lui faisant tout perdre. Job, l'homme qui pourtant, au plus profond de son désespoir, n'avait jamais renié Dieu. C'est ce Job, symbole de la foi inconditionnelle et de l'humilité devant l'Éternel, que le dramaturge israélien Hanokh Levin a mis au centre de sa pièce « Les souffrances de Job » et c'est cette même pièce, réputée immontable, que Laurent Brethome a décidé de mettre en scène dans un style radical, tout en images fortes, qui ont valu à cette pièce, présentée pour trois soirs au Sorano, le Prix du meilleur Spectacle au Festival « Impatience ».

« Je suis un homme de défi. J'ai choisi de monter cette pièce parce qu'elle était considérée comme immontable » explique le jeune metteur en scène en poursuivant « Bien sûr, j'ai aussi été fasciné par la pièce et la manière dont Levin discute avec le mythe. Pour moi, « Les souffrances de Job » est un chef-d'œuvre du théâtre contemporain. C'est une pièce somme qui est successivement, à chaque chapitre, du Brecht, du Feydeau... ».

Allusif et poétique

Pour monter l'immontable, Laurent Brethome s'est fixé une règle simple: non au réalisme, oui au symbole. Ce qui ne peut être vu, sera suggéré. « J'ai décidé avant tout d'éviter le naturalisme qui aurait été trop violent. » explique-t-il « J'ai préféré tout traiter sur un mode allusif et poétique, meilleures façons, à mon sens, de faire passer des choses innommables. En termes cinématographiques, je dirais que je n'ai pas voulu faire du Tarantino sanguinolent, mais du



Philippe Sire, Job en souffrances.../photo DR Gérard Liabres.

Tout commence donc par un jeu de massacre, sur une scène jonchée de bouteilles, cadavres d'un banquet où trône Job, homme riche et repu. Et tout va très vite dégénérer. Sur le rythme délirant de « Tout va très bien madame la marquise », l'homme va tout perdre. Richesse, femme, enfants... Jusqu'à ses dents, arrachées par des huissiers avides pour en retirer l'or. Jusqu'à son corps qui deviendra plaie vivante. Quant à son âme... Pauvre comme Job.

Entrelaçant dans une première partie le mythe biblique, la pièce de Levin, tout en restant traversée par la question, fondamentale, de notre propre rapport à

contemporain du voyeurisme, avec une scène de foire (trop décalée et farce à notre goût) dans laquelle Job, nu, empalé à trois mètres du sol, est exhibé comme dans un barmum cathodique.

Stupeur et tremblements

Avec des comédiens à la diction limpide, jetés à corps perdu dans une mise en scène coup-de-poing, avec, notamment, une utilisation judicieuse de la peinture qui, loin d'être ici un effet gadget, sert la poétique et la puissance du récit. Ainsi, nu, le corps recouvert de peintures qui ne font de lui plus qu'une couleur de chairs mêlées, Job devient l'incarnation

s'exclame Philippe Sire qui interprète magistralement le rôle-titre. Quand n'est plus que plaie, au plus profond d'ouffre, l'acteur déclame, avant de revenir à une dévotion inconditionnelle Dieu, son reniement, cri aussi bouleversant qu'épidermique, nature même de la tragédie humaine. « Si Job est de ce monde, Dieu ne peut y être. [...] Il n'y rien d'autre dans la souffrance que la souffrance ».

Stupeur et tremblements. Cela s'appelle « Les souffrances de Job » et c'est à découvrir au Sorano.

Nicole Clodi

35 allées Jules Guesde Jeudi 2 vet



21 janvier 2012

Les souffrances de Job, une mise en scène inventive d'un texte fort d'Hanokh Levin au Théâtre de l'Odéon (Ateliers Berthier)

Prix du public du meilleur spectacle en 2010 au prestigieux festival Impatience du Théâtre de l'Odéon, la mise en scène par la compagnie Le menteur volontaire (Pays de la Loire) des « Souffrances de Job » de Hanokh Levin (1981). Dans un grand bal d'images et d'imagination, la jeune troupe menée par Laurent Brethome respecte l'absurde, l'ironie et la transgression que Hanokh Levin avait insufflé dans sa réécriture de l'épisode biblique.

Alors que se termine un des grands banquets qu'il donne pour nourrir amis et pique-assiettes, l'irréprochable Job apprend coup sur coup que ses deux sources de richesse : ses terres au Liban et ses bateaux en Égypte ont été détruits par des catastrophes. En même temps, on lui explique que l'empereur de Rome, son protecteur a été détrôné et tué. Il n'a donc aucune chance de retrouver sa fortune. Très vite des huissiers viennent lui prendre tous ses effets sauf ses sous-vêtements. Après hésitation, ils lui enlèvent également ses dents en or. A Job à moitié nu, l'on rend ensuite les cadavres de ses deux fils et de ses deux filles tous décédés dans des catastrophes. Nu et passé par-delà tout désespoir, Job commence à se gratter comme un malheureux. Ses amis viennent le voir et se mettent à le questionner sur sa foi. Dans un premier temps Job estime que Dieu n'existe pas, mais l'un de ses anciens camarades parvient à le convaincre que croire est la meilleure manière d'atténuer sa douleur. En conséquence, quand les soldats du nouvel empereur romain viennent questionner Job sur sa foi, il ne peut que leur répondre qu'il croit en Dieu Le Père. Intolérable pour les émissaires du César qui se prend sur Dieu. Job sera donc empalé, selon un long supplice que la pièce de Levin live en intégralité au public...

A sa création en 1981, « Les souffrances de Job » avait créé une immense polémique en Israël, un vent de souffre qui est allé jusqu'au parlement. Puisant à mille sources d'inspiration, la mise en scène que propose la compagnie Le menteur volontaire de cette pièce respecte la liberté et le mordant de l'auteur. Si le premier chapitre peine un peu à démarrer, avec des slaloms entre des bouteilles de plastiques, de grandes déclamations criardes et du bouffe pas toujours utile, dès le deuxième tableau l'on s'accroche à son siège pour suivre l'intensité dramatique qui se dégage de la scène : quand les rideaux sur les côtés tombent et que les 9 comédiens balaient tout ce qui est sur la scène pour laisser Job nu et seul et quand les comédiennes se jettent mi-nues dans la peinture pour signifier la mort des enfants, tout est toujours parfaitement calibré et exprime avec une économie d'images très vétérotestamentaire l'idée de douleur. Une douleur que les propositions de Laurent Brethome redent métaphysique plus que charnelle, même et surtout avec le retrait certain de Dieu des affaires du monde. L'absurde métaphysique et grimaçant de la pièce culmine avec la longue scène d'empalement, qui fonctionne parfaitement en l'absence de toute croix, superbe visuellement et rendue encore plus intolérable par la sorte de comédie humaine, volontairement vulgaire et foraine qui vient clore la pièce. Un texte fort, porté par un bouillonnement d'idées excellentes, et qui laisse -chose rare aujourd'hui- longtemps songeur.

LE LONG CHEMIN DE CROIX DE LAURENT BRETHOME



L'aventure des *Souffrances de Job* débute en 2008 pour Laurent Brethome. Le jeune metteur en scène de 32 ans s'est démené comme un lion pour mener à bien son projet jusqu'à en devenir malade. C'est le Théâtre de Villefranche-sur-Saône qui lui permet de monter le texte d'Hanokh Levin. En 2010 il est sélectionné au Festival Impatience, remporte le prix du public, séduit Olivier Py qui décide de la programmer dans sa saison 2011/2012, il sera l'un des rares directeurs de structure publique (avec le Théâtre Sorano de Toulouse) à avoir ce courage. Par peur des réactions du public (la scène d'empalement de Job) ? Par peur de froisser les religieux ? Il faut savoir qu'en 1981 lors de la création de la pièce en Israël, la ministre adjointe de la culture et de l'éducation est intervenue à la Knesset (le Parlement Israélien) pour s'insurger. La pièce avait été amputée de vingt minutes. Laurent Brethome est allé jouer le spectacle dans le théâtre d'Hanokh Levin, le Cameri, trente ans après sa création à l'invitation de la veuve de l'auteur qui l'avait vu en France.

Les Souffrances de Job est un spectacle maîtrisé et tenu de bout en bout. Laurent Brethome explore plusieurs genres dramatiques. De la farce à la tragédie grecque en passant par le cabaret et le cirque. Le tout est porté par une troupe formidable. Le rôle de Job est incarné par Philippe Sire. L'acteur a été le professeur de Laurent Brethome à la Comédie de Saint-Etienne. Il est remarquable, comme tous les comédiens, totalement en confiance, guidé par un metteur en scène qui demande beaucoup, mais rien n'est gratuit, tout à un sens dans sa mise en scène.

Dans cette pièce mythologique de Levin, l'on assiste à la descente aux enfers de Job. Ses enfants meurent, ses biens sont détruits. « Maintenant que tout va mal, je ne connais plus Dieu », clame Job. L'écriture grinçante de Levin pose énormément de questions. Quel sens donner à la souffrance ? Comment représenter la mort sur scène ? Dans le dernier chapitre, les morts, les comédiens apparaissent nus, enduits de gouache noire, et chantent la mort face à Job empalé sur son pieux. L'image est saisissante et force le respect.

Laurent Brethome fourmille de projets. Philippe Minyana lui écrit une nouvelle version de *Pièces*, qui s'appelle *Tac* et dont la création est prévue en janvier 2013 au Mans. Il retournera au Théâtre Cameri de Tel-Aviv pour travailler avec la troupe permanente, et prépare le projet H : projet autour de l'ascension au pouvoir d'Adolf Hitler. **Stéphane Capron**



Une farce tragique matérialiste des drames des hommes et leurs métaphysiques

"Les Souffrances de Job"

"C'était autrefois, il y a cinq minutes", Job de puissant devient misérable. Ruiné, foudroyé, ce personnage de la Bible n'a plus que la peau qui le démange. Job est une souffrance telle qu'elle appelle l'idée de Dieu. C'est ce sujet délicat que Hanokh Levin dans la pièce "Les Souffrances de Job" traite avec les truculences et cruautés d'une sensibilité moderne aux prises avec le néant et maniant le sarcasme.

C'est ainsi que Job en a plein le dos. Bien trop occupé à se gratter, il ne dialogue pas avec Dieu lui-même. Par l'infinité de sa souffrance Job apportant même la preuve de l'inexistence de Dieu. Les protagonistes, ces amis, ces puissants fascinés par le spectacle se dispensent eux de toute action fraternelle, le martyrisent, lui imposent leur manière inhumaine de penser et lui font désirer sa fin. C'est ainsi que Job cédant au désir de retrouver la paix auprès de son père et par cet instant d'insensibilité lorsque la vie cède et que la mort n'est pas encore avérée qu'est apportée leur preuve. Celle de l'esprit qui s'échappe et rejoindrait... Dieu.

Au public d'accompagner cette fable ironique et de résoudre le problème. Devant la présentation scénique de Laurent Brethome et sa tribu de comédiens, il est entraîné dans une aventure théâtrale et applaudit sans réserve au style.

Le dispositif par le jeu des lumières, ses noirs, ses blancs, ses clairs obscurs, affirme avec puissance et dépouillement sa théâtralité. Les comédiens par leurs corps mis à nu, leur plastique offrent une très belle cohésion d'ensemble et d'individuation. Ils trouvent en eux le ressort vital et de la scène et du texte et mettent les cœurs à nu. Les comédiens donnent du sens sans ostentation et accompagnent les convulsions du texte.

L'histoire de Job ainsi vue prend l'allure nihiliste d'un cirque forain, d'une foire aux hypocrisies et aux tortures, et tourne en farce tragique implacablement matérialiste les drames des hommes et leurs métaphysiques.

Le jeu fait sonner les subtilités de la pièce en déplaçant la question. S'il existe la possibilité d'une spiritualité, elle est celle qui découle de la représentation. De ce théâtre qui se vit comme mise en œuvre de la force de la parole, de la Beauté de l'Art. Faisant entendre par la qualité du travail comme la présence d'une âme. Celle de l'humour qui de manière ultime souffle sur le plateau.

La tension dramatique conduit à cette évidence que c'est ici et maintenant que se joue la nécessité de l'amour. En l'espèce celui d'un public vu comme le microcosme d'une humanité rendue sensible.
CQFD.

Jean Grapin

Spectacle du 19 au 28 janvier 2012. Odéon - Ateliers Berthier, Paris 17e,
Du 2 au 4 février 2012. Théâtre Sorano, Toulouse



« Les Souffrances de Job » d'Hanokh Levin aux Ateliers Berthier



Mise en scène d'une réécriture autour de la figure biblique de Job, Laurent Brethome revisite ce mythe d'après le texte d'Hanokh Levin, dans *Les Souffrances de Job*. Liberté prise, le spectacle propose une histoire en huit chapitres qui interroge la croyance, dans une discussion souple et réjouissante.

Alors que la foi intangible de Job est mise à l'épreuve dans le récit qui signe sa naissance, il est blâmable dans la pièce d'Hanokh Levin, et ses souffrances ne sont que juste châtement. Riche propriétaire et homme d'affaires, il

organise des réceptions fastes, durant lesquelles les invités suivent de près le processus de digestion tant ils sont repus.

Job a beau laisser les mendiants de première catégorie s'emparer des restes, ceux de deuxième catégorie des os, et ceux de la dernière des restes de restes d'os, il n'est pas exactement charitable. Sa foi est plus vigoureuse à l'égard de ses comptables et de ses avocats qu'envers Dieu. Celui qu'il remercie au début de chaque repas n'est autre que lui-même, propre pourvoyeur de ses biens et de sa richesse.

Ainsi, quand s'abat sur lui la faillite, la pauvreté, la mort de ses enfants et la maladie, il est face à un choix : se lamenter ou croire. Ses trois meilleurs amis sont là pour l'orienter vers la religion, mais toutes les méthodes ne sont pas efficaces. Quand enfin il a trouvé en Dieu un père, voilà que la religion juive est bannie et tous ceux qui ne renient pas leur foi publiquement sont empalés. C'est de cette façon qu'il meurt sur scène.

Les huit parties du spectacle retracent cette descente aux Enfers – ou cette montée vers la grâce divine, selon le point de vue – en mêlant les registres. Le texte, parfois précieux, extrait l'histoire de Job hors de toute époque et l'érige à un rang plus universel. Les soirées mondaines du XXI^e siècle côtoient les pratiques de tortures des premiers siècles après Jésus-Christ, et une troupe de cirque atemporelle vient faire de la mort de Job un spectacle lucratif.

La performance réside toute entière dans l'esthétique. La prouesse est autant visuelle que sonore – comme l'indique la mention « paysage sonore : Antoine Herniotte » dans le programme. Les comédiens pratiquent avec autant de souplesse le chant que les bruitages, et l'ouverture du spectacle sur le festin de Job est un délice pour les sens. Le serveur aux lunettes, dépassé, se sert une aspirine dans une flûte de champagne avant de repartir maladroitement en faisant tomber les bouteilles en plastique qui encombrent le sol.

Une fois les murs en tissu de la maison de l'hôte abattus par les huissiers, c'est-à-dire tombés avec élégance, la scène est centrée autour de Philippe Sire. Baigné dans le sang de ses enfants morts, en bleu, rouge et jaune, il peint son corps nu et porte ainsi la marque visible de sa douleur. Ses cris de souffrance, loin d'être insupportables, résonnent avec puissance et humanité. Autour de lui, les huissiers, ses enfants, ses amis et ses bourreaux défilent dans leurs costumes loufoques.

Un tel sujet se doit d'être traité avec un grain de folie. Ici, il est bien présent et même protéiforme. Le rire est déclenché à plusieurs reprises, sans faire perdre de vue la réflexion qu'instillent les artistes sur les croyances et leur rapport aux souffrances humaines. F.

Les souffrances de Job - Hanokh Levin - Ateliers Berthier (Théâtre de l'Odéon)

Le livre de Job est un des passages les plus passionnants et des plus beaux de l'ancien testament . Parce que la vie est facile à Job, il lui est aisé d'aimer Dieu. Le diable souhaite éprouver sa foi, avec l'accord de Dieu, il prive Job, de sa vie, de ses enfants, de sa santé... Trois de ses amis lui rendent visite, ils voient dans ses souffrances la punition de Dieu pour un péché commis, Job réfute cette idée, ses souffrances signifient l'injustice de la condition humaine. Un quatrième homme lui rend visite, il voit dans ses souffrances un avertissement de Dieu... Puis c'est Dieu à son tour qui rend visite à Job, loin de lui apporter des réponses, il interroge l'homme qui s'excuse d'avoir parlé de Dieu sans savoir qui il est ... Dieu considère qu'il est le seul à avoir correctement parlé de lui, il lui rend en double ce qui lui a été pris.

C'est ce magnifique poème dont l'auteur dramatique Israélien s'approprie l'histoire pour en faire une des pièces les plus radicales de son répertoire. L'action se situe sous l'occupation romaine au début de notre ère, Job se retrouve aussi confronté aux troupes romaines qu'il lui demande de renier Dieu. Alors que peu de temps avant, dévoré par la douleur, dépouillé de tous ses biens par les huissiers, il en niait l'existence devant ses amis, avant de retrouver la foi dans l'image de son père qui venait le reconforter enfant alors qu'il était en proie aux cauchemars... Il refuse de renier Dieu devant les troupes romaines contrairement à ses trois amis, il est condamné à être empalé. Vendues à un directeur de cirque, son agonie et ses atroces souffrances sont transformées en spectacle payant...

Nous retrouvons dans ce texte toute la vision noire de l'auteur israélien chez qui l'homme quel qu'il soit est capable des pires bassesses; l'humiliation est inhérente à l'espèce humaine. Aucune once d'espoir dans ce texte désespéré où à travers sa relecture du mythe de Job, Hanoch Levin dénonce les obscénités de son temps, personne n'est épargné pas même le spectateur, c'est un vrai jeu de massacre. Seuls des moments de rire viennent nous libérer de la violence et de la radicalité du propos. Les termes de l'auteur sont sans ambiguïté sur l'absurdité de notre monde:

*"Ne cherchez pas un sens, ni une morale
contentez vous d'apprécier le spectacle: un homme tombe
et bientôt il sera mort."*

Jugé immontable car trop complexe sur le plan scénique et dérangeante par la violence de son propos, la pièce n'avait jamais été montée en Europe. Laurent Brethome jeune metteur en scène dont nous venons de voir récemment un magnifique Bérénice de Jean Racine, n'avait cessé de mettre en scène ce texte, il a su avoir la persévérance nécessaire après de nombreux refus (source, blog Pierre Assouline).

Disons le, le défi est ici relevé de la plus belle manière, une scénographie extraordinaire (élément qui nous avait particulièrement impressionné dans la mise en scène du Bérénice) permet au texte de prendre toute sa place, l'aspect visuel du texte est tout à fait remarquable, mais à côté de cet aspect visuel il faut également souligner la perfection " du paysage sonore" (Antoine Hérnotte), nous sommes souvent réticents à l'usage du micro mais ici nous n'avons rien à lui reprocher, le texte est parfaitement audible, les bruits sont exécutés en direct. C'est du très grand spectacle.

Philippe Sire qui incarne ici Job est époustouffant, il nous avait particulièrement impressionné dans le rôle d'Antiochus, il signe une performance extraordinaire. Nu dans la dernière partie du spectacle pour finir perché sur une pique, livré aux souffrances son jeu est toujours d'une pure justesse sans aucun excès... Fabuleux

Les souffrances de Job, pièce jouée aux Ateliers Berthier est un très grand moment de théâtre, d'une très grande beauté. Laurent Brethome est assurément un futur grand nom de la scène française!

Le Souffleur

22 Janv. 2012

Etudiants aux théâtres

Les Souffrances de Job, de Laurent Brethome, qui se joue aux Ateliers Berthier, est une tragédie burlesque aux accents tantôt baroques tantôt grotesques. La chute de l'homme riche y est racontée fidèlement au texte d'Hanokh Levin, en huit chapitres, plongeant Job, crescendo, dans l'expérience de la souffrance absolue. La chute est sociale, politique, physique et métaphysique ; elle raconte l'histoire de l'humanité à toutes les époques et éclaire les affres de notre monde contemporain avec justesse.

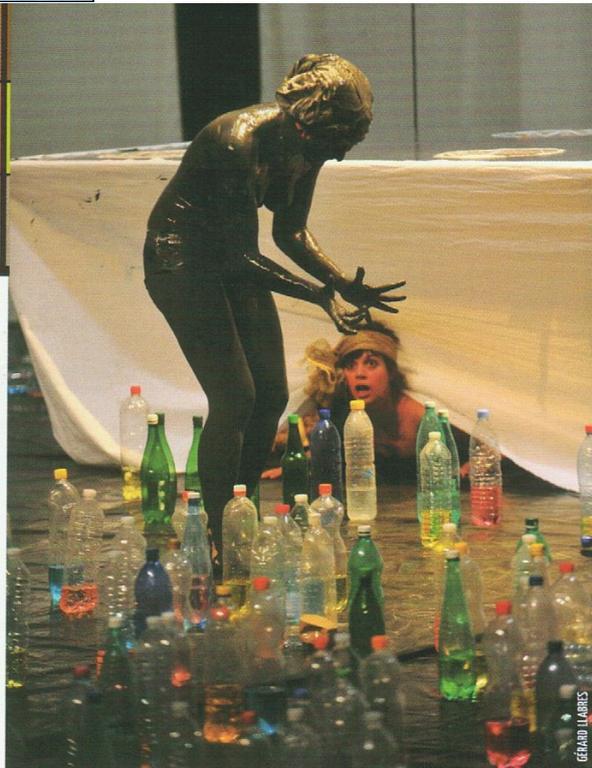
Dans une mise en scène inventive et bien orchestrée, évoluent des personnages historiques et bibliques, redéfinis par le texte de Levin, sans fard ni complaisance. Orchestrée au sens figuré car l'art du metteur en scène s'apparente ici à celui du marionnettiste tirant les ficelles des personnages-pantins soumis à leur destinée, dans un spectacle qui déroule, tableau après tableau, tous les ressorts possibles du théâtre/spectacle. Au sens propre aussi puisque la pièce commence par un plateau noir où les comédiens-musiciens créent l'univers sonore et musical du banquet depuis les coulisses. L'univers circassien entre plus tard en scène avec son homme orchestre dans une ronde tragique d'humanités déchues, faisant écho aux mendiants rongeurs d'os du chapitre premier.

L'aventure est ambitieuse et traversée avec une énergie et un talent véritable : le texte d'Hanokh Levin est hanté de pensées métaphysiques et humaines d'une difficulté comparable à celle du texte biblique. Autour de l'histoire de Job gravitent celles de personnages qui peuplent autant le monde antique que notre monde moderne : mendiants, dictateurs, militaires, amis fourbes ou bienveillants, arrivistes. Les textes de Levin sont très souvent une critique virulente de la réalité politique, sociale et culturelle de l'État d'Israël. Mais ils s'adressent plus globalement à toutes les sociétés et à une pensée plus universelle sur la condition de l'homme.

« Nus, nous sortons l'un de l'autre, / et tout en frissonnant nous formons une longue file nue. » s'écrie Job (Philippe Sire) qui se roule nu dans la peinture et la poudre brune simulant les croûtes et démangeaisons de son supplice. Lorsque l'un de ses enfants meurt, l'annonce est faite par un être déversant sur le sol une jarre de peinture, jaune, bleu, puis rouge, avant de se coucher nu auprès du père en douleur. La crudité se mêle à la poésie dans un univers à la fois sombre et bigarré. Les mondes parcourus par Job dans sa descente (ou montée) vers la souffrance sont définis avec finesse et peuplés d'êtres retors ou sincères, dont le chapitre des Trois Amis est le symptôme, penchant vers le grotesque : un parti-pris qui donne au spectateur le sourire et une certaine distanciation, mais on aurait parfois aimé être plongé au plus profond du destin tragique de Job.

Job est un personnage du monde ancien, qui vit avant l'acceptation d'une religion monothéiste, avant les notions absolues et universellement reconnues de miséricorde, d'égalité spirituelle... Issu de l'Ancien Testament, Job navigue entre les croyances et politiques du monde romain, brutal envers les chrétiens, et un monde moderne qui reconnaît un nouveau dieu, unique et grand. Pour ne pas mourir, Job doit renier son Dieu mais il se protège du sentiment de perte en s'imaginant enveloppé dans les bras de son "Père". Job le renie trop tard, quand la souffrance le submerge, quand l'envie de vie refait surface, quand le pal romain lui a déjà transpercé les poumons. L'image de l'homme empalé est d'un lyrisme sobre d'une justesse absolue. Soumis aux moqueries et à l'univers grotesque et vénal du monde du cirque, Job empalé devient bête de foire malgré lui, sorte de divinité morbide dont l'ombre de mort plane sur les monsieur loyal, nains et autres femmes-monstres, et dont les déjections cadavériques nourrissent encore le dernier mendiant. **Moïra Dalant**

Théâtre et religion à nouveau en bisbille ?



Le Théâtre Sorano accueille la fresque transgressive d'Hanokh Levin *Les souffrances de Job*, réécriture au vitriol d'un épisode fameux de l'Ancien Testament. Laurent Brethome met en scène cette coexistence trashy du bien et du mal. Débuts de pistes.

La pièce, créée l'an dernier et rejouée récemment à Paris sur la scène du Théâtre de l'Odéon par la compagnie du Menteur Volontaire, a remporté le Prix du public du meilleur spectacle en 2010 au festival Impatience tandis que la critique s'avérait plus circonspecte. L'occasion, après les remous rodrigo-garciens de cet hiver, de se faire sa propre idée des relations qu'entretiennent désormais les arts de la scène et le sens de la vie ?

HANOKH LEVIN, AUTEUR À SUIVRE ?

« Je suis un des metteurs en scène français qui a le plus monté Levin », déclare sans ambages le jeune metteur en scène Laurent Brethome en parlant d'un auteur dramatique qui s'avère de plus en plus joué ces dernières années sur les scènes européennes : « J'entretiens avec son œuvre un lien très fort qui débouche aujourd'hui sur une invitation à jouer en Israël et sur un partenariat avec le théâtre national de Tel Aviv. Si j'ai commencé par les comédies de Levin, Popper, Kroum l'ectoplasme, monter *Les souffrances de*

Job était pour moi un projet beaucoup plus ambitieux, un défi, un moment clé dans la vie de la compagnie. J'ai mis trois ans à réunir les conditions de la production, je n'étais pas suivi par les professionnels. Pour moi, le théâtre c'est un texte et des acteurs. Or il semble qu'aujourd'hui, plus on "fait" théâtre, moins on est aimé de la profession. Il y a une inadéquation entre elle et le public. D'autant que cette pièce est en plus réputée inmontable et qu'elle est beaucoup plus difficile que ses comédies. »

METTRE EN SCÈNE « L'INMONTABLE »

« C'est un texte somme où chaque chapitre correspond à un genre théâtral différent. Le travail de la compagnie part d'un vrai respect du texte et d'une appréhension collective de l'œuvre dont les comédiens sont les interprètes. Tout se joue sur scène, ici, en direct, à vue, et dans une vraie discipline malgré le grand bordel ludique que ça a l'air d'être. Dix comédiens jouent une quarantaine de rôles, il y a des voix, des instruments, on passe de la tragédie au burlesque et à la comédie musicale.

Notre croyance va en effet vers un théâtre festif et généreux, tout entier tourné vers le texte et l'acteur. Le poète est là pour écrire le monde et nous, gens de théâtre, sommes là pour le dire. Nous cherchons à transmettre cette émotion, cette énergie, cette violente intuition de l'absurdité du monde le plus joyeusement possible à nos contemporains ».

FAIRE PARLER LES MYTHES

« Il n'y a pas de vision politique chez Levin, le fait qu'il soit israélien n'a pas d'importance. Il n'impose pas un sens au public, même si, dans la scène ultime de l'agonie, Job nie l'existence de Dieu » ajoute Laurent Brethome. Pour rappel, le *Livre de Job* est un chef d'œuvre de la littérature hébraïque ancienne, qui en mettant en scène un homme qui perd tout alors qu'il était « rassasié » de bonheur et de richesse, pose la question de la Justice. Chez Levin, l'argument de la fable originelle est détourné et le mythe réinterrogé pour en faire une tragédie moderne qui se clôt sur l'empalement du principal protagoniste. « Il nous renvoie l'image d'un monde qui accepte l'inacceptable, conclut le metteur en scène. Un monde où il n'y a pas de Dieu et où l'humanité n'a que de vaines paroles à offrir face à l'injustice ».

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE BROCHARD

Les souffrances de Job, l'épreuve de la justice ou le mal court toujours

Accueil » Les souffrances de Job, l'épreuve de la justice ou le mal court toujours

03 fév

Publié par **Gil Pressnitzer** dans **Théâtre** | **Comments**

« Les Souffrances de Job » de Hanokh Levin. Mise en scène Laurent Brethome au théâtre Daniel Sorano

Texte français : Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz

Avec Fabien Albanese, Lise Chevalier, Antoine Herniotte, Pauline Huruguen, François Jaulin, Denis Lejeune, Geoffroy Pouchot-Rouge-Blanc, Anne Rauturier, Yaacov Salah, Philippe Sire.

Si Job est de ce monde, Dieu ne peut y être.



Et c'est autour du sujet du *Livre de Job*, que se fait l'écriture de Levin. Le *Livre de Job* constitue au cœur de la Bible hébraïque un étrange poème, une parabole cruelle, d'une grande beauté énigmatique, et qui se décline comme un long poème dramatique en quarante-deux chapitres. Il se situe dans les « livres poétiques » de la Bible, avant par exemple les psaumes, les proverbes et l'Ecclésiaste. Ce texte représente la face « noire » de la Bible, où le sort d'un homme bon est soumis à un pari entre Dieu et le Diable. C'est d'ailleurs là où apparaît, semble-t-il, pour la première fois le tentateur Satan qui veut démontrer à Dieu lui-même, la véritable nature de l'homme qui ne peut que perdre toute sa foi devant l'accablement des malheurs, mais où bien sûr, car il faut une morale, même dans cette fable atroce, montrer que l'attachement malgré tout à un Dieu spectateur, qui laisse s'opérer tous ses supplices, ses

épreuves, est le plus fort. Et il y aura un happy-end. Et Job ne maudira pas Dieu, malgré les injustices subies. Et il sera récompensé.

Voulant par cette histoire démontrer à la fois la vanité des possessions terrestres et la force de la foi inébranlable, ce long chapitre de la Bible est devenu un mythe.

Mythe ambigu dans lequel s'est précipité Henokh Levin, violent iconoclaste, qui va détourner ce mythe rédempteur en tout autre chose assurant que « dans ce monde cruel et fou même Dieu n'a pas sa place. » Cet auteur israélien voulait, jusqu'à sa mort le 18 août 1999 après un long combat contre le cancer, dynamiter les idées reçues au risque du blasphème. Et le blasphème est

souvent le cri nécessaire de la liberté humaine. Aussi il écrit en 1981 une fable personnelle autour de cette fable devenue universelle.

Pour saisir le propos torrentiel de Levin, il est indispensable d'avoir relu les 42 chapitres du livre de Job.

L'histoire aurait pu commencer ainsi : *Il y avait dans le pays d'Uts un homme qui s'appelait Job. Et cet homme était intègre et droit; il craignait Dieu, et se détournait du mal.* Et s'enclenche alors le pari pascalien entre Dieu et Satan.

Chez Levin il n'est nulle part question de cette mise à l'épreuve divine et cette compétition avec le Diable est totalement absente, car les hommes, et l'armée la remplace avec bonheur. Seul le chapitre avec les amis est conservé.

La pièce commence ainsi : « *Chez Job. Fin de banquet. Repus, les convives sont affalés autour de la table recouverte des reliefs du festin.* »



Devant un amoncellement de bouteilles vides, un chœur entonne des curieux chants et bruits divers derrière les rideaux de scène. Ce brave homme allait donc de festin en festin, béni et bénissant Dieu, car sans épreuve douloureuse, ou de regard profond vers les autres. La chute sera vertigineuse. La pièce est en fait en deux parties, et huit chapitres. Elle se résume en deux questions, la toute première « Qu'est-ce qu'un homme rassasié ? » et la seconde par « Qu'est-ce qu'un homme empalé ? ». De la vie opulente à la mort misérable. D'un trop-plein de vie à un trop-plein de vide.

Au Chapitre 1, les mendiants viennent manger les os déjà rongés et bénissent le créateur. De tous ces mendiants, on n'entrevoit que les membres (têtes, jambes, bras) qui sortent de cette immense table pour signifier leur présence.

Les derniers des mendiants se délectent eux des restes des restes, et une créature toute peinte en marron sombre, et qui reviendra à la fin de la pièce, bénit le ciel du vomé, autre don du ciel. « Dieu existe, car Dieu donne », même si ce n'est que le vomé du monde. S'il y avait une morale à cette fable, et Levin n'en veut aucune, cela aurait pu être celle-ci.

La première partie de sa pièce suit le livre, mais elle en bouscule totalement le déroulement en proposant non pas des épreuves divines pour expliquer les malheurs, mais des causes matérielles, concrètes, et « réalistes » aux injustices que Job subit. Et la « digestion » de Job, c'est-à-dire sa jouissance du monde va voler en éclats bien qu'il sache qu'un homme repu est un homme fini. Et jamais sa part de douleur et de souffrance n'a de fin.

Car il s'agit non pas de l'anéantissement des richesses, mais de la machine à broyer de l'injustice, déclenchée par son Dieu. Et Levin replace l'époque sous la domination romaine. Ce sont des messagers de la misère au chapitre 2 qui se succèdent et apportent toutes les nouvelles funestes. La perte de ses richesses au Liban et en Alexandrie. La mort de l'empereur à Rome achève tout espoir, toute protection.

Au chapitre 3 les huissiers viennent tout prendre même les dents en or de Job. C'est vraiment la fin du banquet et Job est nu, sans larmes, mais peint de ses douleurs et l'on verse sur lui à chaque fois les couleurs du drame et du mal.

P

D

Déi

À T

"Jo

Le

À T

The

Fra

on

Cor

id=

caj

n'a

Exj

Ma

hyr

Contact@acteur31.com

Philippe Sire, déjà saisissant, va alors atteindre jusqu'à la fin de la pièce une grandeur scénique rare et une dimension bouleversante. Et Levin fait alors dire à Job une phrase proche de la Bible : *«Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nue ma mère est sortie du ventre de sa mère, nus nous sortons l'un de l'autre, et tout en frissonnant nous formons une longue file nue. «Comment vais-je m'habiller ?» demandait ma mère le matin, mais à la tombée du jour, c'est nue que je l'ai déposée dans le trou. Et maintenant me voilà, nu, à mon tour.»*

Mais il n'ajoute pas la suite : *Dieu reprend ce qu'il a donné.*

Nu il ne le sera que vêtu d'une nouvelle peau faite de peinture.

Le chapitre 4 est celui de la mort. Job dont la main ne peut plus nourrir ses enfants compte sur sa descendance, mais la perte de ses quatre enfants lui aussi annoncée. Et là commencent les marées de flots de peinture qui vont rythmer la suite de la pièce. Dans une très belle scène, les messagères, ses filles sans doute, se dénudent, se couvrent de peinture et deviennent cadavres serrés l'une contre l'autre, déjà dans la mémoire du père. Des musiciens ponctuent cette scène, avec ce qui semble être du Bach, modernisé

Le chapitre 5 aborde la destruction du corps de Job par la gale.

« Seules les démangeaisons troublent l'ordre de l'univers » dira Job.

Le chapitre 6 fait intervenir ses trois amis qui veulent lui faire rendre gorge de ses imprécations affirmant que Dieu n'existe pas. *« Dieu t'a élu pour souffrir »*. Ils seront pourtant les premiers à trahir leur foi devant la force de l'armée. Dans une deuxième partie délirante, tragique, ponctuée de chansons, et sous la botte des forces du mal de l'armée, Levin s'écarte totalement du mythe religieux. Le mal n'est plus divin, il est profondément humain.

Le chapitre 6 est celui de la soldatesque romaine cherchant le supplicé du jour. Les reniements des amis, et l'inconscience de Job qui lui fait renoncer à sa liberté qui était : *Maudis Dieu, et meurs!*, le conduit au supplice du pal. Une trouvaille de mise en scène le hisse comme un crucifié en haut de la scène, attendant sa mort. Il est vendu à un directeur de cirque. Ce sera le chapitre 7.



Et cette irruption du vulgaire et du burlesque, peut surprendre, si ce n'était la marque de fabrique de son écriture. Comme dans *Lola Montés* de Max Ophüls les comédiens, les chanteurs, les filles dénudées chantent l'agonie de Job, exhibé en animal de cirque. Il faut attendre son agonie pour saisir ce que veut dire Levin. Cette absence d'arbitre entre l'homme et Dieu est déjà une injustice pour Levin et il veut redonner cet arbitrage, cette liberté, et abolir la peur de Dieu par le rire et l'outrance

La force de Job serait suivant Levin celle-ci : Mais Job ne savait que se maudire lui-même sans douter de Dieu. Enfin il maudit Dieu au moment de son agonie, mais refuse de répondre sur l'existence ou non de Dieu, au moment ultime. Il en avait assez dit, par exemple : *Pour garder vos coffres-forts vous avez embauché Dieu, moi je le congédie.*

La mort de Job donne dans le dernier chapitre un chœur des morts très prenant. Mais Levin casse de suite cet apitoiement en faisant revenir la mendicante venant se nourrir e l'ultime vomis de Job.

À travers la tragédie de Job, Levin nous renvoie l'image d'un monde qui accepte l'inacceptable. « *Un monde où il n'y a pas de Dieu et où l'humanité n'a que de vaines paroles à offrir face à l'injustice.* » Laurent Brethomme, le metteur en scène). Levin pense profondément comme l'un des titres d'une de ses pièces que « *Dieu dit : Que la lumière soit ...et tout resta noir !* ».

L'entreprise d'Henokh Levin peut sembler dérangeante, elle est salutaire. Le travail des comédiens est impressionnant, mais là encore le basculement continu entre burlesque, comédie musicale, tragédie, horreur et sublime, ne sauraient se restituer qu'avec de la peinture sur les comédiens.



Il y a un sentiment de manque, mais devant cette pièce presque impossible à monter, la performance de la troupe est remarquable. Ce déséquilibre parfois ressenti entre cette tragédie moderne et cette comédie, ne donne pas toute sa puissance au message de tolérance et d'humanisme de Levin. Levin a toujours « voulu provoquer dans le public une prise de conscience, à le tirer de son sommeil moral pour le conduire à l'humanisme et à la tolérance ». (Nurit Yaari).

Si on met trop en avant le côté farce (se souvenir des *Funérailles d'hiver* ratées la saison dernière), on oublie une part essentielle de son message humaniste. Ici une grande partie de l'audace incroyable d'Henokh Levin est bien présente. Des arrière-plans plus graves ou franchement dérisoires et obscènes comme les aiment Levin qui a un humour cruel, manquent un peu.

Henokh Levin pense d'abord à justifier les hommes avant de justifier Dieu. Et la contradiction qu'il met en avant entre la souffrance et Dieu est moderne après la Shoah, où bien d'autres justes sont partis en fumée. *La souffrance n'a pas d'autre sens que la souffrance. Il n'y a rien d'autre dans la souffrance que la souffrance* dit Levin. C'est la négation du *Livre de Job*.

La pensée de Levin semble bien être :
Si Job est de ce monde, Dieu ne peut y être.

Le travail du jeune metteur en scène Laurent Brethomme, la magnifique performance de toute la troupe de la compagnie *Le menteur volontaire* (neuf excellents comédiens qui passent des mendiants, aux musiciens, aux messagers, aux soldats, et sans doute quelques heures sous la douche pour enlever la peinture), un acteur halluciné, les multiples trouvailles de mise en scène, donnent enfin une image juste de l'œuvre d'Henokh Levin. Qu'ils en soient remerciés et applaudis.

Gil Pressnitzer

Théâtre Sorano

Tags:

Henokh Levin, Jacqueline Carnaud, Laurence Sendrowicz, Laurent Brethomme, Les souffrances de Job

Partager :     

La république des livres

L'actualité littéraire, par Pierre Assouline

24 janvier 2010

Job n'a pas fini de nous déranger



S'il faut être fou pour oser toucher au plus beau poème en prose de la Bible qu'est le Livre de Job, il faut l'être tout autant pour se colleter à celui qui lui a fait subir un tel traitement. Heureusement, il y a encore des créateurs à léger grain, suffisamment irrespectueux pour bousculer les classiques et les faire sortir de leurs gonds. Ce qu'ont fait le grand dramaturge israélien [Hanokh Levin](#) (1943-1999) en écrivant sa pièce *Les souffrances de Job* (Editions Théâtrales/ Maison Antoine Vitez) et le jeune metteur en scène français Laurent Brethome en la portant sur les planches. Qu'ont-ils fait de ce mythe universel du Juste souffrant en proie à l'énigme du Mal ? Une tragédie de notre temps. Radicale, violente, burlesque, dérangeante. On ressort sonné, pensif et heureux du [théâtre de Villefranche-sur Saône](#) où elle vient d'être créée pour la première fois en Europe. Si le théâtre n'a pas pour seule fonction de distraire mais aussi de perturber par une prise de conscience, c'est réussi.

La pièce commence par la fin du livre, avec un Job rassasié de jours, et non "repu", comme l'ont voulu les traductrices Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz dans le souci constant de rendre au mieux les sons et le rythme de l'auteur. Celui-ci a tordu le texte biblique ([ici](#) dans l'édition Segond et [là](#) dans la traduction d'Ernest Renan), l'un des plus commentés au monde depuis des siècles, et le cite d'ailleurs assez peu. Pourtant

la fable est bien là, ainsi résumée et actualisée : *"A la suite d'une série simultanée de catastrophes politique, naturelle, professionnelle, familiale et physique, un riche PdG en vient à mourir faute d'avoir à temps renié son Dieu."* Le personnage est bien dans son rôle, ainsi que les trois amis ; seule la femme de Job a disparu. Que disent-ils avec force ? Que si Job est de ce monde, Dieu ne peut y être. Que l'orgueil a partie liée avec la mort. Qu'il n'y a rien d'autre dans la souffrance que de la souffrance. Qu'il n'y a pas de grâce dans la création. Que Dieu n'existe pas. Ils ne le disent pas, ils le crient car un homme qui souffre en silence n'intéresse plus personne. C'est un déferlement d'imprécations qui saisit le spectateur dans une mise en scène particulièrement dense, riche et inventive. Tout le lexique du Mal y passe à l'exception du mot lui-même dans une permanente



collusion de l'horreur et du sublime, comme l'a relevé Nurit Yaari, la meilleure spécialiste de cette oeuvre dans un essai très complet sur *Le théâtre de Hanokh Levin* (155 pages, 18 euros, Editions Théâtrales) . Avec Daniel Hanivel, son conseiller dramaturgique, le metteur en scène s'est employé à tresser les fils entre le temps historique et le temps mythologique tout en étant convaincu que Levin récusait tout sens explicatif justifiant pourquoi les faits adviennent. Dans une formidable imagination visuelle, ils ont fait de Job, grand propriétaire mis à l'épreuve par Dieu et Satan, un gros baigneur au lexique infantile qui gratte ses croûtes et ses pustules en gémissant sur son sort.



Hanokh

Levin, dont la sensibilité était proche de la gauche pacifiste, se disait athée. Les religieux, à commencer par ceux d'Israël, ont été l'une de ses cibles de choix. Toute son oeuvre en témoigne. Athée, sa pièce ne l'est pas pour autant car dans les hauteurs et les profondeurs où elle nous emmène, elle a vraiment partie liée avec le sacré, étant entendu qu'il ne se trouve pas nécessairement dans les temples. Il faut avoir le souci de Dieu pour le fouler aux pieds avec une

telle rage et une telle constance. *“C'est une pièce techniquement complexe et d'une violence dérangeante : elle était donc réputée immontable. Mais à mes yeux, elle est moins insupportable que les journaux télévisés ou certaines séries”*, assure Laurent Brethome. En trois ans, il a sollicité une cinquantaine de directeurs de lieux ; ils ont tous motivé leur refus en arguant de la dimension épique de la pièce, avant de convenir que la nudité de Job et sa torture au pal leurs semblaient immontrables. Il est vrai que Philippe Sire, exceptionnel dans le rôle-titre, passe la deuxième moitié de la pièce la queue à l'air, nu comme un ver et, dirait-on, après s'être roulé dans la peinture, vert comme un nu ; et dans la dernière demie-heure, il est juché à plusieurs mètres en hauteur avec un pal dans le cul pour le forcer à renier Dieu, à quoi il finit par se résoudre durant son agonie sans que l'on sache si c'est pour ne plus souffrir ou pour se ranger aux arguments de ses amis ; le sens n'est pas fermé, c'est au quatrième créateur, autrement dit le spectateur, d'en tirer les leçons : *“C'est un plaisir de jouer une pièce pareille même si j'ai été un peu stressé à la perspective d'être empalé. Ou plutôt de tomber de là-haut. Sinon, quelle jubilation de jouer avec Dieu ! Moi qui suis agnostique, quand on me suspend, j'en arrive à me dire que je suis dans Ses bras et que s'Il veut se manifester, c'est l'occasion ou jamais en ne me laissant pas tomber”*. Un

comédien peut être très pudique en privé ou devant ses camarades mais beaucoup moins face au public qu'il ne voit pas. Cette mise à nu est tout de même *“la”* transgression. Pourtant, Philippe Sire, pour qui cela n'allait pas de soi, assure qu'il est beaucoup plus stressé à la pensée de jouer Antiochus dans *Bérénice* l'an prochain *“à cause de la langue et des alexandrins”*. Effroi du spectateur à la première vision aussitôt rattrapé par le rire de Levin : *“Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qu'un hémorroïde ?”*. Encore ignore-t-il que durant tout le travail sur la pièce, le titre provisoire était *“Empalé de ton père!”*. Laurent Brethome a réussi son pari en forme de défi : ne pas verser dans le pathos ni dans le faux lyrisme tout en faisant entendre le texte. Au propre comme au figuré car la diction de la



troupe ([la compagnie Le menteur volontaire](#)) est si parfaite que, chose rare au théâtre, on ne perd pas un mot malgré la musique et la bruyante énergie qui se déploie sur le plateau, notamment lorsque le spectacle se mue vraiment en farce et s'achève en cirque et cabaret, nous abandonnant sur la tragédie grotesque d'un homme embroché. Assez loin de toute cette compassion que l'on trouve généralement au coeur des réflexions sur Job.

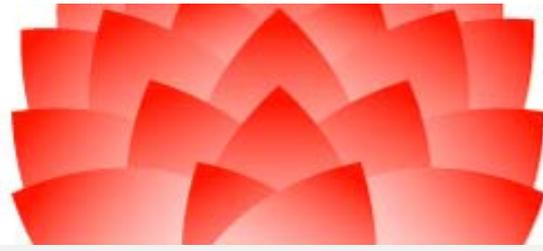


La pièce va effectuer une [tourné](#)e dans toute la France. D'abord à la Roche-sur-Yon, même si les jeunes supporters de Philippe de Villiers ont écrit au metteur scène pour le prévenir : "La pièce est anticléricale : nous ne garantissons pas ce que nous ferons le soir de la représentation". Puis à Beaupréau, Nantes, Meylan, Décines... Paris peut toujours attendre : aucun directeur de salle ne s'est déplacé jusqu'à la région lyonnaise pour assister au spectacle. Une fois n'est pas coutume, il ne reste plus qu'aux parisiens à se rendre aux *Souffrances de Job* là où elles seront puisqu'elles ne viendront pas à eux. On n'a pas fini d'entendre parler de Hanokh Levin. Depuis quelques années, c'est l'un des auteurs étrangers favori des metteurs en scène. Une quarantaine de productions sont prévues en 2010 en France. Job et son "problème", cet "excès du mal" qu'a si bien analysé le philosophe Philippe Nemo comme cette chose "en excès" qui n'est intégrable à aucune pensée humaine ni à aucun ordre, on n'a pas fini non plus d'en entendre parler. Cela

dure à peu près depuis la nuit des temps et devrait se poursuivre à peu près jusqu'à la consommation des siècles.

(*"Les souffrances de Job"* photos de Gérard Llabrès ; *"Portrait de Hanokh Levin"*, photo Gadi Dagon)

Le site indiscipliné
MOUVEMENT.NET



accueil | mouvement en kiosque | critiques | le urac | espace abonnés |

LE URAC



T+ T- 

25/06 > 26/06/2010 - THÉÂTRE DE L'ODÉON

Les nudités de Job

La Cie Le menteur volontaire à l'Odéon

Les Souffrances de Job mises en scène par Laurent Brethome frappent comme un coup de poing. Au cœur et au ventre. A découvrir les 25 et 26 juin au Théâtre de l'Odéon dans le cadre du très bon festival Impatience, dédié aux jeunes compagnies émergentes.

Il a fallu la belle pugnacité de ce jeune metteur en scène de Villefranche-sur Saône pour réussir à monter le texte fort et mordant de Hanokh Levin - figure majeure du théâtre contemporain israélien. Laurent Brethome a dû frapper en effet à la porte d'une cinquantaine de théâtres : « *La pièce est techniquement complexe et d'une violence dérangeante : elle était donc réputée immontable. Mais à mes yeux, elle est moins insupportable que les journaux télévisés ou certaines séries.* »¹ Au final, quatre structures l'ont coproduit, et en ces temps de frilosité, de nombreux programmeurs ont refusé de la montrer.

Avec la préparation technique et dramaturgique, ce trentenaire aura consacré deux ans et demi de sa vie à cette pièce. Il n'en est pas à son coup d'essai puisqu'il a déjà signé une vingtaine de mises en scène qui se situent plutôt dans le registre de la comédie tout en creusant le sillon de l'univers fantaisiste et caustique.

Laurent Brethome connaît bien l'œuvre théâtrale de Hanokh Levin pour s'y frotter depuis 2003 comme acteur puis assistant à la mise en scène de François Rancillac, avant de monter trois pièces et une petite forme. Mais avec *Les Souffrances de Job*, il relève un défi d'envergure et franchit là un palier dans son parcours.

Bloqués par la neige lors d'une tournée de *Popper*, le directeur artistique de la Cie Le menteur volontaire et son équipe lisent une grande partie du répertoire traduit de Levin : « *on a lu les Souffrances de Job deux fois de suite, tellement nous étions bouleversés. On s'est dit que c'était immontable, épique, et qu'il fallait le faire ! (...) Levin est très difficile à monter : il interdit les potacheries. Ce sont des textes implacables, mais en même temps pleins de dérision. On a vite fait d'être trop dans le drame, si on ne veut pas entendre l'ironie qu'il y a dans le texte.* »².

Une pièce multiforme à l'écriture forte et incisive

Cette pièce en huit chapitres s'articule en deux parties. La première, une libre adaptation du récit biblique *Le Livre de Job* ; la seconde, une interrogation sur l'actualité de ce mythe par rapport à notre société du spectacle qui étale la souffrance sur nos petits et grands écrans. Pièce multiforme inclassable – même si elle est répertoriée dans les pièces mythologiques – *Les souffrances de Job* rassemblent quantité de genres. Chaque chapitre en effet relève d'un théâtre différent : vaudeville, tragédie grecque, théâtre voltairien, théâtre juif, cabaret... Selon le dramaturge Daniel Hanivel, la pièce ne pose pas la question de l'existence ou de la non existence de Dieu, ni ne prend parti. Elle invite à « *réfléchir sur la façon dont elle nous*

parle à notre époque et sur cette question : Comment utilise t-on Dieu pour manipuler les gens ? »

Le texte pose encore bien d'autres questions :

Que sommes-nous lorsque nous perdons tout ce que nous possédons ?

À travers quel filtre regardons-nous le monde (« *notre estomac, notre confort, notre graisse* » ?). Où commence la cruauté ?

La souffrance a-t-elle un sens ?

Pourquoi acceptons-nous l'inacceptable ?

Contrairement au happy-end biblique où Job est récompensé de sa cruelle mise à l'épreuve, apportant une réponse positive à l'existence de Dieu, le texte de Levin ne donne pas de réponse. Il ne pose que des questions. Et c'est là toute sa force.

Comment mettre en scène ces questions ?

Principe d'allusion et nourritures

Après sa longue préparation en amont, Laurent Brethome a rassemblé sa Cie en septembre 2009 pour une semaine de dramaturgie, suivie d'une semaine de recherche et d'improvisations et de plusieurs temps de travail pour choisir, épurer, répéter.

La semaine de dramaturgie s'est déroulée avec Daniel Hanivel et les deux traductrices, Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz.

Au-delà de ces échanges, toute l'équipe artistique s'est aussi nourrie de lectures - Le livre de Job biblique, le texte de Renan sur Job, *Job ou Dieu dans la tempête* de Elie Wiesel et Josy Eisenberg... - mais aussi de l'œuvre picturale de James Ensor, et de films : *Satyricon* de Fellini, *Freaks* de Tod Browning et *La maison* d'Amos Gitai.

Ces nourritures communes ont alimenté l'imaginaire des comédiens qui ont improvisé librement autour du principe d'allusion posé par Laurent Brethome et de ses cinq axes de travail : l'accumulation et le dépouillement, la nudité, la peinture, l'idée d'être huit à faire fonctionner le cauchemar du neuvième !

Ce principe d'allusion tient à la nécessité de traiter des problèmes posés à la mise en jeu - nudité de Job, empalement, absorption de vomi... - et permet de montrer l'immontrable.

Mais aussi à son refus de l'illusion. En écho au théâtre brechtien, tout est ainsi fait à vue sur le plateau.

« *Sur la scène du cirque Laurent nous a demandé de nous interroger sur ce qu'est la monstruosité et comment la montrer*, raconte l'une des actrices Anne Rauturier. *Chacun a développé sa figure de cirque et si l'on proposait des clichés ou des choses trop traditionnelles, il nous demandait d'aller chercher ailleurs pour ouvrir le sens. Un clown avec un nez rouge ne raconte rien d'autre qu'un clown avec un nez rouge. Pour mon clown triste, je suis arrivée avec un grand voile noir et mon accordéon. Du coup ce personnage pouvait se lire comme une figure de la mort, mais aussi comme une veuve, ou bien encore comme une mariée en négatif.* »

L'allusion permet des lectures plurielles et ouvre le sens. La multitude de bouteilles en plastique qui exprime le trop plein renvoie aussi au lendemain d'une énorme fête ou bien encore à la société de consommation. Et lorsque ces bouteilles deviennent urne funéraire, la richesse de Job au début de la pièce peut alors se relire comme un socle de cadavres.

La peinture participe aussi au principe d'allusion : les enfants morts deviennent une tâche de peinture au sol et lorsque Job saigne, il saigne en bleu. La peinture habille les corps nus, les revêt d'une nouvelle peau. Même si l'utilisation de flots de peinture au théâtre est dans l'air du temps (*Seuls* et *Littoral* de Wajdi Mouawad, *L'Idiot* de Vincent Macaigne), le jeune metteur en scène a puisé son inspiration en voyant des photos de Copi nu lisant un texte dans les années 70 - corps peint en rouge et pénis en vert ! Et lorsqu'il monte en 2008 *L'Ombre de Venceslao* de Copi, deux personnages sont recouverts de peinture, l'un en vert, l'autre en noir. Dans *Les souffrances de Job*, Laurent Brethome poursuit donc l'exploration de cette matière.

Une mise en scène ingénieuse

Le texte de Levin pose de nombreuses questions scéniques :

Comment dire le plein ?

Comment basculer en un claquement de doigts au vide ?

Comment montrer en une image la quémande des mendiants ?

Comment parler de la mort des enfants de Job sans pathos ?

Comment donner à voir la nudité des corps sans crudité et l'empalement de Job à cinq mètres de hauteur ?

Des questions propices à stimuler l'imaginaire de la compagnie.

La mise en scène très visuelle recèle de multiples trouvailles ingénieuses mais on ne les dévoilera pas pour laisser le bonheur de les découvrir aux futurs spectateurs.

Proche de l'univers et de l'écriture du dramaturge israélien, Laurent Brethome se met au service du texte. Son parti pris de l'allusion n'altère pas la puissance et la violence de cette tragédie moderne, la vision carnassière. Un monde cruel où se mêlent le mesquin et le sublime, la farce et le questionnement métaphysique, les larmes et le rire, le coup et la caresse... Et quand arrivent les derniers mots de la chanson des morts : « *Et viendra un jour où nous nous reposerons. Nous nous reposerons. Nous nous reposerons.* », loin d'être apaisés, on ressort plutôt sonnés de cette plongée en apnée. Car ce spectacle, bien loin d'une provocation gratuite, dérange dans le bon sens du terme. Les discussions au sortir de la pièce sont vives, les spectateurs secoués, certains choqués. Une infime partie crie au blasphème. Les nombreux commentaires sur le blog de Pierre Assouline en porte trace.

Cette nouvelle création est servie par neuf très bons comédiens et comédiennes qui endossent une trentaine de rôles sur un rythme soutenu. Philippe Sire (également directeur du Conservatoire national de Lyon) incarne avec justesse le rôle de Job. De la satiété à l'empalement, la trivialité côtoie la grâce et le cauchemar, la comédie grinçante. Publiée et montée en Israël par Levin lui-même il y a presque trente ans (en 1981), la pièce déclencha une tempête d'indignation et n'a pas été rejouée depuis. En France, et semble-t-il en Europe même, elle n'avait jamais été montée par une troupe professionnelle. Créée en janvier 2010 au théâtre de Villefranche-sur-Saône par la Cie Le menteur volontaire, sa brève tournée s'est achevée au Toboggan de Décines en mars. Grâce au festival Impatience qui se propose de faire découvrir les talents de demain, les parisiens pourront enfin découvrir cette compagnie prometteuse. Laurent Brethome comptera sans nul doute très vite dans la nouvelle scène théâtrale française. L'invitation du théâtre de l'Odéon marque le premier jalon d'une reconnaissance nationale et couronne l'engagement de toute l'équipe artistique.

> **Les souffrances de Job** les 25 et 26 juin à 19h au Théâtre de l'Odéon.

> Livre

Les souffrances de Job de Hanokh Levin dans Théâtre choisi II : pièces mythologiques, Ed. Théâtrales, 2001.

> Notes

1. Job n'a pas fini de nous déranger par Pierre Assouline, 24.01.10
<http://passouline.blog.lemonde.fr/2010/01/24/job-na-pas-fini-de-nous-deranger/>
2. Entretien de Laurent Brethome par la revue Agôn – mars 2010
<http://agon.ens-lsh.fr/index.php?id=1111>
3. « Dossier d'information : Les Souffrances de Job », rédigé par la Comédie de St-Etienne
4. Propos de l'actrice recueillis par l'auteur.

> **Photo** : Philippe Sire dans le rôle-titre. © Gérard Llabres.

Christiane DAMPNE

EN BREF...

Les nudités de Job

25/06 > 26/06/2010

THÉÂTRE DE L'ODÉON

Place de l'Odéon
75006 Paris

À VISITER

-  La compagnie Le menteur volontaire
-  Le festival Impatience



14/10 > 21/10/2011 - MAISON DES MÉTALLOS (11E)

Israël-Palestine à la sévillane

Que peut produire la mobilisation du corps sur scène ? Dans *Je suis venue*, Yalda Younes et Gaspard Delanoë démontrent par le geste enlevé du flamenco ce que les mots peinent souvent à retranscrire.

 lire la suite



14/10 > 24/10/2011 - MARSEILLE

Saine insolence

Du 14 au 24 octobre se déroule la 9e édition du festival des Musiques insolentes, drainant un intempestif cortège d'artificiers vers Marseille et plusieurs villes du Var.

 lire la suite



Chronique d'abonnés

LES SOUFFRANCES DE JOB



par Michel Bellin, Ecrivain

27.06.10

Je suis sorti de ce spectacle à la fois sonné et ébloui. Sonné comme on descend d'un ring. Ebloui comme on émerge d'une extase. Un peu comme le prophète Ezéchiel qui, au sortir de sa vision, s'en retourna hébété, nous dit la Bible, « amer, l'esprit fiévreux, la main de l'Eternel pesant sur lui ». Plus prosaïquement : ben ça alors !

▼ PUBLICITE



Moi qui ne vais que très rarement au théâtre (parce que, rien à faire, je ne « marche » pas !), j'ai enfin découvert le 26 juin dernier à l'Odéon le genre de cérémonial total, à la fois sublime et complètement *hot* qui m'anéantit et me comble. En fait qui me convient et m'atteint. Coup de tonnerre. Coup de grisou. Mais pourquoi ?

Parce que, je pense, cette dramaturgie lyrique et bouffonne associe tous les contraires, les malaxe, les exhibe, les fouille pour en extirper l'essentiel questionnement : pourquoi l'homme ? À quoi bon vivre ? A-t-on mérité de

tant souffrir avant de crever comme un chien galeux ? Donc, c'est profondément – *en profondeur* – humain et ce « spectacle » individuellement incarné et démultiplié avec frénésie par toute **la Compagnie Le menteur volontaire** ressemble en cela à chaque spectateur perplexe (et torturé par ses questions sans réponses), le rassemble aussi, le coince dans son fauteuil sans possibilité de s'échapper, à peine de respirer (parfois grâce au rire). À la fois trou de serrure impudique et miroir grossissant des *Barnum* qui transforment les Princes Charmants en culs de jatte brailards !

Ici, sans répit pendant près de 2 heures, tout s'enchevêtre et s'interpénètre : le mental et le charnel, le tragique et le burlesque, le biblique et le laïc, le métaphysique et le politique, l'obscène et le spirituel, bref indissociablement ange et bête. Fin des apparences et des subterfuges : on est au cœur des vraies questions. L'ex-croyant est à poil, au pied du mur ; le roi est en uniforme et sa victime sodomisée par la raison d'Etat pour le plus grand plaisir des voyeurs et des putes rameutés pour le show du siècle. Une radicalité à l'image de la nudité intégrale de Job (qui s'impose ici, s'agissant de la déchéance de l'homme-ver de terre dépouillé et mis à l'épreuve).

Ainsi, le texte sans concessions de **Hanokn Levin** et la *mise en chair* de **Laurent Brethome** explicitent tout, sans pudeur ni faux fuyant, absolument tout – mais sans rien résoudre Dieu merci ! – tout jusqu'à la moelle, jusqu'à l'âme fissurée, jusqu'aux giclures multicolores qui maculent autant qu'elles soulignent les corps meurtris – métaphore du sang, sperme, morve, larmes... toutes ces humeurs qui signent en la bariolant notre cocasse et humaine condition. Fascinant exode, depuis la table du banquet, où le plastic stéréotypé et démultiplié du capitalisme remplace le cristal et tient lieu de convivialité, table immense barrant toute la scène et recouverte d'un suaire à la blancheur improbable. Jusqu'au fondement impitoyablement sondé, transpercé, traversé jusqu'à la gorge, jusqu'à l'asphyxie et la vaine apostasie. Nul salut possible. Nada. *The end* .

Car plus qu'un instrument de supplice trivial – en fait l'insondable scandale du Mal et de la souffrance – ce pal omniprésent dans la dernière partie de la pièce, exhibé comme une effigie ou un *Pantocrator* dérisoire et indécent, fonctionne comme un symbole transcendantal, sous forme de totem christophore qui relie la terre et le ciel – à travers les viscères déchirées de l'homme-animal et ses piteux hoquets de pantin désarticulé balbutiant en vain “ papa ”, “ papa ”... Au-dessus de notre terre jonchée de stupre et de vomi, un ciel bâché de noir, désespérément vide, éternellement muet, froid et lisse comme une tombe sans fin. Dieu est mort. Que sa créature se démerde. Et que les plus forts triomphent ! Un ciel-poubelle au-dessus d'une terre maculée. Terre Promise définitivement compromise. Car Dieu est un Père impuissant et son prétendu fils pas même un Innocent sacrifié, juste un cinglé.

En voyant érigé sur scène ce pal-gibet démesuré et triomphant, j'ai songé à cette phrase de l'Homme-Dieu : « *De là où je serai, j'attirerai tout à moi.* » C'est raté. Pas de Résurrection. Pas d'universelle aimantation, mais le triomphe de la dérision dans des râles d'agonie. Car contrairement à la Révélation (qui aveugle plus qu'elle ne console, ainsi l'arrivée en fanfares du Dieu-Tyran, grand moment proprement éblouissant et insupportable à nos pupilles éblouies !) - et sauf peut-être dans la cantilène fraternelle murmurée dans la toute dernière scène de cette pièce coup de poing -, on est ici au ras du sol, dans la fange, dans les larmes, avec bien peu de lumière, si peu d'espoir et de tendresse humaine. Quand frappe le malheur, quand le Dieu fantasmé se venge de sa créature trop crédule, l'homme devient loup pour l'homme. Il hurle et massacre. Et les arguties théologiques s'éteignent tout comme les pieuses consolations. Car, selon Levin, quoi qu'en dise la Bible, l'amour est voué au deuil et la vieille amitié sera bafouée et trahie. Au temps du malheur, la foi se fait apostasie : les malheureux bipèdes doivent bien sauver leur peau, non ?

Alors, effaré, on se dit : c'est donc ça , un homme ?! Tout ça et rien que ça : une existence larvaire vue des étoiles, l'impasse d'une paternité décapitée et la cruauté bouffonne des règles sociales et impériales que cautionne et sacralise toute Religion ! Ce n'est donc que ça – tout ça ! – l'imposture d'un Bon Dieu, tyrannique, sadique et qui sait peut-être encore salvifique ? On peut rêver... Mais pas ce soir-là (26 juin 2010) sur la scène de l'Odéon : nulle échappée, nulle consolation. Même si chacun, sans oser se l'avouer, (et c'est pour cela que plus d'un spectateur a dû s'en retourner pensif), chacun se prend encore à chercher une faille, à débusquer un rai de lumière, à décrypter une amorce de sens qu'on n'ose même plus appeler Espérance. Car l'homme, depuis toujours et sans doute pour toujours, n'est qu'un fumier où croupissent tous les Job galeux d'hier et d'aujourd'hui, rien qu'ordure, sable mouvant, vessie de vanité, juste un cul transpercé. L'Homme, le trou du cul de l'Univers ! Mais peut-on, doit-on s'y résigner ? En tout cas, un tel désespoir est à la fois dérisoire et grandiose, *crisis* et *catharsis* . C'est pour cela qu'à la fin, applaudissant à m'en brûler les paumes, j'avais inconsciemment envie ou besoin d'étouffer des sanglots de rage. Peut-être de hurler à mon tour, à la fois résigné et révolté. En tout cas embarqué moi aussi dans cette galère percée, dans ce *Grand Magic Circus* de l'Absurde. Ne serait-ce pas là la magie du théâtre, sa sacralité, telle qu'elle me fut enfin restituée ? Disons d'une forme de théâtre exigeant qui relie à l'Antique, renoue avec le proscenium de toujours en décryptant notre présent (les noces obscènes et souvent encore sanglantes entre les sociétés et les religions).

Mais que serait tout cela, cette émotion, cette commotion, cette violente et salutaire provocation (du moins telles que moi, je les ai éprouvées et approuvées) sans l'immense talent d'une jeune troupe montée de province et à qui la capitale a donné sa chance dans le cadre d'*Impatience* , festival de jeunes compagnies organisé par l'Odéon ! « Théâtre émergent », talent dérangent ! Portés par un texte à la fois profond et impertinent, transcendés par une mise en scène inventive, les artistes explosent physiquement sur scène : chacune et chacun se donne, s'abandonne, se met en danger. Chaque corps se fait cri. Je l'ai réellement senti et quasiment palpé, étant placé au centre du premier rang, ressentant plusieurs fois comme une onde de choc (lorsque « Dieu » entre en scène ou quand les balayeurs vident rageusement une centaine de bouteilles en plastoc giclant jusqu'à mes pieds !) Devant la mise à nu et la mise à mort, place nette et sauve qui peut général !

Un ultime mot pouvant, après un tel drame pyrotechnique autant que cosmogonique, renvoyer et acculer chacun à ses options et à ses contradictions (un peu aussi à ses propres solutions plus ou moins bricolées !) – cette phrase de Kafka qui sert d'épigraphe au site de la Compagnie [<http://lementeurvolontaire.com/>] :

« À partir d'un certain point, il n'y plus de retour, c'est ce point qu'il faut atteindre. »

Bonne chance à tous mes frères humains qui, avec ou sans divinité tutélaire, en tout cas sans filet de protection ni *assurance Vie Eternelle* , tentent la tragicomédie de la Vie !

Tiré de *Yedioth Ahronoth*, 03.05.2011

Qu'est-ce qu'un homme?

Shai Bar-Ya'akov

Vingt ans ont passé depuis la dernière présentation des **Souffrances de Job** sur la scène israélienne par Hanokh Levin. Une présentation scandaleuse à l'époque qui reste aujourd'hui encore dans tous les souvenirs. Levin avait transformé le récit biblique en une allégorie moderne, cruelle, implacable et réelle de la condition humaine, de ses souffrances, au miroir de ce vingtième siècle.

Le "Jour mémorial de l'Holocauste" était le jour le plus juste pour refaire l'expérience de ce profond voyage philosophique au bout du désespoir qui conduit le déni de Dieu proclamé ad libitum dans une sorte de foire clownsque jusqu'au terrible empalement de Job et au cirque qui l'entoure dans ses derniers instants.

Depuis cette première création au Cameri avec Yosef Carmon dans le rôle-titre il y a vingt ans, Levin, l'enfant terrible du théâtre israélien, est devenu une sorte d'icône culturelle. Cependant ce texte difficile n'a pas été remonté au profit de pièces plus comiques et moins provocatrices.

Très étrangement c'est une jeune troupe française dirigée par un metteur en scène hyper créatif, Laurent Brethome, qui nous a ramenés cette pièce du répertoire historique israélien. Il y a quelque chose de propre, de bien ouvragé et de mordant dans cette production qui avance sans rebuter, sans écoeuver dans un bel usage de couleurs dramatiques dans lesquelles Philippe Sire qui joue le rôle-titre, se tord jusqu'à ressembler à un embryon dans ses liquides organiques. La nudité, homme et femme traités identiquement, est présente sans provoquer aucune gêne, aucun dégoût, juste un profond respect pour l'aventure artistique sans compromis de cette excellente troupe. Et le « qu'est-ce qu'un homme » de Levin, lyrique et philosophique, sonne profondément naturel en français, dans cette langue habituée à lier rhétorique idéologique et poésie. Et nous pouvons être fiers que ce terrible et merveilleux poème ait pu conquérir le monde.

Tiré de *Haaretz*, 03.05.2011

Une emballante production d'une pièce merveilleuse

Michael Handalzalts

Il y a exactement trente ans que la première mondiale des **Souffrances de Job** était donnée sur la scène du Cameri. La version de Levin de l'histoire de Job qui dans la réalité moderne israélienne était le panégyrique de la souffrance cruelle et éternelle de la vie humaine se transformait pour beaucoup en divertissement. Levin ne reculait pas devant la représentation de la souffrance et de la nudité, les révélant dans une plastique criante des corps. Il choquait et faisait trembler par la force de l'expérience théâtrale et psychologique, par la compassion humaine qui traversait le pathos et le ridicule.

Même lorsqu'on m'interrogeait avec scepticisme sur son rejet apparent dans le reste du monde, je persistais à dire que Levin était l'un des plus grands auteurs dramatiques du vingtième siècle et qu'il n'avait besoin que d'un metteur en scène fasciné par son univers et capable de le mettre en scène. Laurent Brethome m'a prouvé que j'avais raison. Ses **Souffrances de Job** ont trouvé le mode théâtral – différent de celui de Levin mais répondant aux aspects chrétiens de la pièce – pour montrer l'horreur, aussi aveuglante et choquante qu'elle soit. Sa belle distribution – emmenée par l'excellent Philippe Sire dans le rôle de Job – prouve que c'est l'un des plus grands textes du vingtième siècle par sa capacité à parler des sujets essentiels par le biais d'un théâtre qui ose courageusement le sublime et l'horreur et qui peut les mêler sans hésitations aucune avec le burlesque, le Grand Guignol et la grossièreté.

Ce texte est un grand poème et en français il sonnait ainsi – à mes oreilles du moins. Le fait qu'il soit donné le soir du « Jour mémorial de l'Holocauste » soulignait le sens profond de l'action malgré sa survenue dans un lieu imaginaire, dans un temps mythologique. Comme c'est proche de nous aujourd'hui, un Homme capable de raconter l'Humain – avec ou sans Dieu.

Et cela doit encourager nos directeurs de théâtre à monter **Les souffrances de Job**, ce texte parmi les plus difficiles et superbes de Levin, véritable chef d'œuvre comme nous l'ont montré nos invités français, mais qui reste parmi les pièces qu'on ne monte pas aujourd'hui et qui avec quelques autres pourraient sortir de l'ombre.

Midnight East

an insider's perspective on Israeli culture

“Les Souffrances de Job” Directed by Laurent Brethome

2 May 2011 – Written by: Ayelet Dekel



Job/Photo: Llabres

Even before the actors take to the stage, the visual impact of Laurent Brethome's production of Hanoch Levin's *Les Souffrances de Job* is strong. A long, empty white banquet table stands towards the back, and an array of plastic bottles covers the floor – testimony to the cult of transience and excess. Enter Job (Philippe Sire), a proper representative of affluent society, complete with bow tie, who asks “What is a satiated man? He is finished, lost. What more can he hope for?” Yet the relentless passage of time will inevitably relieve him of this burden of over-abundance ; render him light, empty and hungry for more.



The beggars/Photo: Llabres

Once Job and his guests have had their fill of the feast, the beggars enter to consume the remains, but even the beggars have their own hierarchy : first beggars, then beggars of beggars, then last of all, the beggar of all beggars. Brethome's rendition of this procession towards nothingness is striking. Hands emerge suddenly from the banquet table, reaching up, with one beggar seen naked from the waist up, speaking for the rest. The second round of beggars are at first represented by one hand, with one beggar's head peeking out; then all five heads pop up and speak. The ultimate beggar walks out, covered entirely in what appears to be dark mud. There aren't even any bones left for her, but that's all right – she doesn't have any teeth. Yet her presence is beautiful, the movements of her dark body, the delicate gestures of her hands recall classical Greek sculptures, and her role is, in some sense, that of a prophetic chorus. Resigned to wait until someone vomits so that she can drink those ghastly remnants, she exits, singing, cheerful in her affirmation that sooner or later, someone is bound to vomit.



The last of the beggars/Photo: Llabres

There is a constant tension between excess and deprivation – Job indeed receives more and more as the play unfolds, accumulating losses: his wealth, his children, and ultimately, his life. Levin's stark poetry with its harsh precision and witty assessment of human existence is given a sensual, aesthetic expression in Brethome's interpretation. Brethome employs minimal means – plastic bottles filled with paint – to create a brightly colored, symbolic representation of Job's loss and suffering. The play is imbued with a sense of ceremony and ritual. Yet the references are not necessarily those an Israeli audience would tend to associate with Levin's work, or with the story of Job, for example, when Job cradles the dead body of his son, their figures evoke the image of the Pietà.

Each new pain displaces the previous loss, survival is the name of the game and almost everything, even a dying man, has the potential to become a lucrative commodity, a spectacle in a grotesque cabaret. Brethome and *Le menteur volontaire* convey a contemporary sensibility to Levin's work in this production, capturing the cruelty, evanescence, and vulnerability of our lives with beauty and humor.

Les Souffrances de Job by Hanoah Levin, directed by Laurent Brethome and performed by *Le menteur volontaire* Theatre will be performed May, 3, & 4 at 20:30, The Cameri Theatre, 19 Shaul Hamelech Street, Tel Aviv. Tickets: 03-6060900.

במה | איתן בר-יוסף

קוסם מארץ עוץ

הפקה חדשה של "ייסורי איוב" - צעירה, יצירתית ובעיקר צרפתית - מתעקשת להזכיר לנו את לזין שאנחנו מעדיפים לשכוח



ביקורת

תחושת התעלות ליוותה את הצפייה בהפקה הצרפתית של "ייסורי איוב", שהתארכה בשבוע שעבר באולם קאמרי 2: כן, אותה התרגשות נדירה המציפה אותנו למראה חיזיון בימתי מדהים (בהוראתו המקורית של שם התואר המרופט הזה). אבל ההתעלות היתה מהולה בגאווה ובאכזבה: גאווה על כך שהשירה הכבירה הזו, הרוותמת את סיפורו המקראי של איוב כדי לייצור משל פילוסופי שובר לב על אודות הקיום האנושי, נולדה כאן, אצלנו, במאורת הפיח הנואשת ששמה תל אביב; ואכזבה על כך שאנו זקוקים לביקורו של תיאטרון צעיר מצרפת כדי שיזכיר לנו את מלוא גדולתו של חנוך לזין. פרנסי הקאמרי מתגאים עתה בהפקה החדשה של "אורזי מזי וודות" שעתידה לעלות ביולי: לא פחות מ-15 שחקנים על הבמה! אבל מה החוכמה לשוב, בפעם המי יודע כמה, אל השכונה הישנה של לזין, אל התה ואל הלקרדה, כשבבוידעם ממתנינים מחזות מאתגרים לאין שיעור? כשהמי הזה "ייסורי איוב" הועלה בראשונה בקאמרי, לפני 30 שנה בדיוק, מנכ"ל התיאטרון דאז אורי עופר היה מוכן להקדיש משאבים עצומים (13 שחקנים, כ-20 ניצבים וחמישה מוזיקאים) כדי לאפשר ללזין לממש את חזונו, על אף הסיכונים הברורים והתגובות ההיסטריות (מי היה זוכר היום את מרים תעסה-גלור אלמלא הצהרתה בכנסת כי המדינה איננה אמורה לממן תיאטרון שבו "גבר עירום תלוי 20 דקות וכל ערוותו מתגנדרת"). הנחיה שות שהפגינו אז עופר וחבריו נראית עתה דמיונית לחלוטין: מישהו יכול לדמיין את מנהלי התיאטרון הישראלי בימינו מעלים על דעתם להציג מחזה כזה? מילא להציג, להתקרב אליו עם שיפור באורך עשרה מטרים? ייתכן שעצם אזכור ממדיה האפייים של ההפקה המקורית מעורר צמרמורת של



צילום ז'ראר לאברס

היטב גם במעבר משפה לשפה. ואמי גם, גם בעודה מתגדרת עד טירוף בשלולית הצבע, התולעת האנושית שהיתה פעם איוב איננה מאבדת את קולה ואת רהיטותה. הניכור הסגנוני והסימבולי המאפיין את ההפקה הזו מאפשר לפיליפ סיייר הנהדר, בתפקיד הראשי, להפגין ריחוק מסוים, שונה מאוד מהאיכות הווקאלית הסדוקה והחורקנית שמאפיינת את יוסף כר-מון, שגילם את איוב בהפקה המקורית. הצרפתית גם מתכתבת עם שלל הדימויים הנוצריים הממלאים את הבמה, משולחן "הסעודה האחרונה" הניצב בתחילת ההצגה מאחורי שורות הבקבוקים ועד המוזיקה (בהשראת באך) ודימוי הקורבן הצלוב (כלומר המשופר). כל זה מעניק משמעות כמי עט אירונית לקביעה הוותיקה והנחמית רצת ("את לזין אי אפשר לתרגם!") ובעיקר מעצים עוד יותר את משמעות תה האוניברסלית של היצירה הזו. כששבת וקראתי אותה, בשבוע שעבר, ניצעתי את ראשי בחוסר אמון: כמה פנטסטי! אבל רק כשיושבים בחי שכת אולם התיאטרון ושומעים כיצד הקהל נאנק ומתלחש ומצטחק - כן, מתברר שיש כאן גם הרבה מאוד צחוק קים - חווים כראוי את הויקה החמקמקה בין העונג והייסורים.

ebaryosef@hotmail.com



"ייסורי איוב", מאת חנוך לזין, בימוי: לודוויג ברתינום. Le Menteur Volontaire

בידיו של ברתיום למעין פלטת צבעים פסיכדלית: מבשרי הבשרות מרוקנים, איש איש בתורו, בקבוקי צבע על המ"שטה, ואילו איוב, שמתפלש עירום לגמרי בתוך שלוליות הצבע, הופך בהדרגה למעין עובר קמאי, מכוסה כל כולו שכבה חלקלקה ונוצצת. ההוויה הנוילה הזו מהדרת את אזהרתו של איוב לשלושת רעיו ("עומ" דים/ על הבסיס האיתן של החיים שלכם, חשים אדמה מוצקה מתחת לרגליכם, איך תבחינו בעובדה שהכל נוזל, בנוי על מים?") אבל גם מגלמת את הקשר האפל בין הסבל לבין הספקטקל, ששיאו בתמונה שבה הופך איוב המשופר לאטרקציה המרכזית בקרקס גרוטסקי, לצד גמד, חשפנית ושאר בדרנים. ואמנם, גם נוזלי הייסורי-דם, הזיעה, והדמעות - מקבלים כאן ממד פלאי וסגנוני, לא סתם יופי נורא שנוגד מתוך הזוועה אלא יופי שניתן למסגר, למזער ובעיקר למסחח. שלולית הצבע הופכת אגב כך למעין יסוד בראשיתי (מנדלייב היה קורא לו, מן הסתם, "ברתיום"), תמצית חיינו ומותנו: "המוות, כמו שלג, נמס בחום", לואט איוב, בעודו נענה לדברי הכיבוי שים הרכים שמשמיע ידיו צופר ומאי מץ מחדש את אלוהים, שבקיומו כבר אך לפני רגע. ומהו היסוד הזה אם לא תמצית האמנות.

שליטי בצרפתית מוגבלת, אבל האזנה לטקסט המתורגם (ז'קלין קא-רנו ולורנס סנדרוביץ') תוך כדי צפייה בכתוביות בעברית יצרה את הרושם שסגנונו הייחודי של לזין - ישיר ופיוטי בעת ובעונה אחת - נשמר

אימה בגוום של מנהלי התיאטרות. ובאמת, מי מסוגל היום לגייס די אומץ כדי לקחת סיכון מטורף שכזה? דווקא משום כך, מרתק לצפות בהפקתו של הבמאי לזין ברתיום, מנהל להקת Le Menteur Volontaire (המתגורר השקרו, אני מניח), שממחישה כי אפי שר להעלות את היצירה הזו גם באולם קטן, עם צוות לא גדול (11 שחקנים בלבד) ועם תפאורה פשוטה להפליא. עם תחילת ההצגה ("האורחים שרועים מפורטמים וחסרי כוח", כותב לזין) ניצבים על הבמה מאות בקבוקי פלסטיק מלאים במים, עדות סמלית לעושרו העצום, המופרז, של בעל הבית. אבל אז ניתנות המכות, וכשהמוציאים לפועל מגיעים כדי להחרים את שארית רכושו של איוב, הבמה מתרוקנת באבחה אחת: אפילו המסכים הלבנים נשמטים ונלקחים. מעטה הפלסטיק השחור והחשוף שנותר על הבמה הופך

ההתעלות היתה מהולה בגאווה ובאכזבה: גאווה על כך שהשירה הכבירה הזו, הרוותמת את סיפורו המקראי של איוב כדי ליצור משל פילוסופי שובר לב על אודות הקיום האנושי, נולדה כאן, אצלנו, במאורת הפיח הנואשת ששמה תל אביב; ואכזבה על כך שאנו זקוקים לביקורו של תיאטרון צעיר מצרפת כדי שיזכיר לנו את מלוא גדולתו של חנוך לזין

12.04x11.81	3	עמוד 15	הארץ - כותרת	03/05/2011	27097137-6
תיאטרון הקאמר - 85898					

בתיאטרון



אמש

מיכאל הנדלזלץ

הצגה מרתקת של מחזה נפלא

ומסוגל לערכב אותה בלי היסוס עם בודלסקה, גראן גיניול, הומור גס.

זו שירה גדולה, ובצרפתית היא מצלצלת - לפחות באזני - אכן כשירה גדולה. העובדה שההצגה נערכה במוצאי יום השואה הרגישה עד כמה ההתרחשויות שבה, למרות שהן קורות בארץ עוץ הדמיונית, בזמן מיתי, והרברים שאדם מסור גל לעולל לאדם - עם או בלי אלוהים - קרובים לימינו.

זה צריך להיות תמריץ לכמאים שלנו לפנות את החלק הזה, המאתגר והנפלא של יצירתו. "ייסורי איוב" היא יצירת מופת, כמו שהוכיחו האורחים מצרפת, אבל במחזות שלא הוצגו מסתתרות עוד כמה כאלה.

תיאטרון "לה מנטר וולונטר" מצרפת מעלה את "ייסורי איוב" מאת חנוך לוין. תרגום לצרפתית: ז'קלין קארנו ולורנס סנדרוביץ'. תפאורה ותלבושות: סטין האלברו. מוזיקה: סבסטיאן ג'ודון ואנטואן הרניוט. בימוי: לורן ברת'ום. תיאטרון הקאמרי, שעה וארבעים בלי הפסקה, בצרפתית (המקור מוקרן בכתוביות)

שלושים שנה בדיוק עברו מהכורה העולמית של המחזה הזה על במת התיאטרון הקאמרי. הגירסה של לוין לסיפור איוב, שרא במסגרת הריאליה הישראלית המודרנית, היא שירה גדולה על הסבל הארוך והקשה של חיים ומוות של יחיד, שהופכים בידור לרבים. הוא לא חשש להראות את הסבל והעירום בגילוי גוף פלסטי ובוטה, זעזע והרטיט בעצמת החוויה התיאטרונית והנפשית ובחמלה האנושית שמצויה מתחת לפאתוס ולגיחוך.

כבר אז אמרתי, כששאלו כספקנות על אי התקבלותו, כניכול, בעולם, שמרובר כאחד מגדולי המחזאים של המאה העשרים, וצריך רק במאי כעל יכולת שיישבה בקסמו ויביים אותו. לורן ברת'ום הוכיח שאני צודק. "ייסורי איוב" שלו מצא את הסגנון התיאטראלי - שונה מלוין אך נענה לפן הנוצרי שבמחזה - להראות את הוועה כך שתזעזע ותרהיב, ולהקת שחקניו המצויינת - ובראשם פיליפ סייך הנפלא בתפקיד איוב - הראו שזה אחד המחזות הגדולים של המאה העשרים, כיכולת שלו לדבר על הנושאים ה"גדולים", באמצעות תיאטרון שנוגע באומץ בשגב ובזוועה,

9.91x24	2	עמוד 34	ידיעות אחרונות - כותרת	03/05/2011	27096351-3
תיאטרון הקאמר - 85898					



הצגה • שי בר יעקב

מהו האדם?

"ייסורי איוב", מאת חנוך לוין, בימוי: לורן ברת'יום, תיאטרון לה מנטור וולונטר (צרפת) מתארח בקאמר

20 שנה עברו מאז שהוצג על בימותינו המחזה השערורייתי והחשוב של חנוך לוין "ייסורי איוב", שלקח את סיפור איוב התנ"כי והפך אותו למשל מודרני, אכזרי, חסר רחמים ומלא כנות על מצב האדם וסבלו בראי המאה ה-20.



שימוש יפהפה בצבע בימתי | צילום: ז'ראר לאברט

נראה שאין מתאים ממוצאי יום השואה כרי לחוות מחדש את המסע הפילוסופי העמוק הזה אל מעמקי הייאוש, דרך ההתכחשות לאל ועד לאישור של האל וחוזר חלילה, במין מחול שדים ליצני שמוכיל למקום אחד, לשיפור הנורא התקוע בישבנו של איוב והקרס הבידורי המתחולל סביבו ברגעי מותו.

אף ש-20 השנה שחלפו מאז הוצג המחזה הזה כאן לראשונה, בתיאטרון הקאמרי בכיכובו של יוסף כרמון, הפך לוין מהילד הרע של התיאטרון הישראלי לסוג של אייקון תרבותי – אף תיאטרון ישראלי לא השכיל להעלות מחדש את המחזה הקשה הזה. בעיקר מועלים על בימותינו מחזותיו היותר קומיים והפחות מעוררי התנגדות.

דווקא להקה צעירה מצרפת עם במאי רב-דמיון בשם לורן ברת'יום היא שהביאה את פיסת ההיסטוריה של התיאטרון הישראלי חזרה אלינו, וטוב שכך. יש משהו נקי, מעוצב וחריף בהפקה הזו, שהולכת עד הסוף מבלי ליצור רתיעה או גועל. יש שימוש יפהפה בצבע בימתי שבו השחקן הראשי, פיליפ סיי, מתפלש, עד אשר הוא הופך למעין עובר עטוף בנורזלי גוף. באשר לעירום, הגברי והנשי, הוא קיים, אך אינו מעורר רחייה או מבוכה אלא רק כבוד עמוק לעשייה האמנותית חסרת הפשדות של הלהקה המצוינת הזו. מעבר לכך, ההרהורים הפילוסופיים והשיריים של לוין על "מהו האדם?" נשמעים טבעיים לחלוטין בצרפתית, שפה שרגי-לה לחיבור הזה בין רטוריקה רעיונית לשירה. ובכל זאת ניתן להתגאות שהשירה הנוראה והמופלאה הזו יצאה מכאן, לפני שכבשה את העולם.

27.43x23.44	1	6 עמוד	מערב - המגזין	04/05/2011	27106338-0
תיאטרון הקאמר - 85898					



לויין מייצג את העולם כפי שהוא. "יסורי איוב", למטה: ברתיום

בלי חרדת קודש

היום תעלה בתיאטרון הקאמרי הגרסה הצרפתית ל"יסורי איוב" מאת חנוך לויין
 ● בראיון מספר הבמאי, לורן ברתיום, מה משך אותו למחזאי הישראלי



צילום: sebastian bach

שהרבה ישראלים מפחדים לביים אותו כיון שהוא ביים את מחזותיו הכי טוב ולעולם הם לא יצליחו לביים טוב כמוהו. אבל זה כמו בצרפת: הבמאים הכי גדולים שמעלים את המחזות של המחזאים הכי גדולים בצרפת הם במאים זרים. אין לי את חרדת הקודש שיש לישראלים." ©

מאשר את המחזות הקשים יותר שלו. "גם בעולם, מסיבות לא טובות, יש הרבה אנשים שמתעניינים אך ורק בקומדיות של חנוך לויין ומביימים אותן לא טוב. הם עובדים רק על פני השטח. לי, אחרי שנלחמתי פעם ראשונה לפני שש שנים בכדי שיכירו את לויין בצרפת, יש מלחמה שנייה: להעלות מחזות שהם לא קומדיות, כדי להראות שהוא הרבה יותר עמוק".

יש הבדל לדעתך בינך ובין במאי ישראלי בגישה למחזות של לויין? "אני חושב שיש הבדל אחר מהותי: אני יותר חופשי בגלל שאני לא מפחד לביים את חנוך לויין. ישנם אנשים שכל כך מפחדים לביים מחזות של לויין כי הוא מחזאי ענק. שמעתי

כאילו הם נכתבו אתמול. לויין מנתח בזוכית מגדלת את המין האנושי. הוא מהווה ניגוד לדמותו של טרפלט, הרמות הכי מפורסמת של צ'כוב שהמשפט הכי ידוע שלה הוא 'צריך לייצג את העולם לא כפי שהוא אלא כפי שהוא אמור להיות'. לויין אומר את ההפך ולזה אני מתחבר. לויין מייצג את העולם כפי שהוא, בכל הברוטאליות והאלימות שבו וכל מה שאכזרי בו. מה שמדהים הוא שחנוך לויין הוא המחזאי בן זמננו השלישי המועלה ביותר בצרפת. מציגים אותו בכל מקום. בתיאטרון הצרפתי הוא בדרך להפוך לכוכב. לי היה המזל להיות חלק מששת במאים הראשונים שהכירו את לויין לקהל הצרפתי".

בארץ יש תלונות שתיאטרונות מעדיפים את הקומדיות של לויין

את הבמאי הישראלי. "שם פגשתי גם את המתרגמת לורנס סנדרוביץ. זאת היתה אהבה אמנותית ממבט ראשון בין שלושתנו: סנדרוביץ, חנוך לויין ואנוכי. בזכותה קראתי את כל המחזות של חנוך לויין שתורגמו לצרפתית. ביימתי חמישה מחזות שלו ועוד מקבץ של קטעים מתוך מחזות ללא שם. כיום אני הבמאי הצרפתי שהעלה הכי הרבה מחזות של לויין בצרפתית. בכל בתי הספר שאני מלמד או מעביר סדנאות משחק אני מחייב לקרוא את מחזותיו של חנוך לויין".

למה דווקא לויין? "פשוט, הוא אחד המחזאים הגדולים בעולם. יש לו כתיבה אוניברסאלית. חלק מהטקסטים שלו, שנכתבו לפני 30 שנה, מרגישים

יונתן אסתרין

תיאטרון הקאמרי יארה היום את ההצגה עטורת השבחים "יסורי איוב" מאת חנוך לויין בגרסה הצרפתית. את ההצגה מביים לורן ברתיום לפי תרגום של לורנס סנדרוביץ וז'קלין קרנו. ההצגה תוצג בשפה הצרפתית ותלווה בתרגום לעברית. ברתיום, 31, הוא במאי צעיר המנהל להקה בת 40 שחקנים. הוא מעיד על עצמו שהוא מעריץ גדול של יצירתו של לויין ומחייב את שחקניו לקרוא את כל מחזותיו שתורגמו לצרפתית. "הכרתי את לויין עוד כשהייתי סטודנט בביה"ס הלאומי (ביה"ס למשחק מאוד נחשב בצרפת י.א.)", מספר ברתיום איך הכיר לראשונה

25.33x16.69	1	9	עמוד	הארץ - כותרת	26/04/2011	27011292-4
תיאטרון הקאמר - 85988						

קלאסיקות של חנוך לוין יועלו מחדש

שני מחזות שלא הועלו כאן קרוב לשלושה עשורים יועלו בקאמרי: "ייסורי איוב" בהפקה צרפתית ו"אורזי המזוודות" בהפקה מקומית

ציפי שוחט

שני מחזות מאוצרות הקלאסיקה הישראלית - שלא הועלו כאן קרוב לשלושה עשורים - יועלו כעת בתיאטרון הקאמרי. שני המחזות הם של חנוך לוין - "ייסורי איוב" שהועלה בקאמרי ב-1981 בבימויו של לוין; ו"אורזי המזוודות" שהועלה בקאמרי ב-1983 בבימויו של מייקל אלפרדס. על אף הערכה רבה מצד המבקרים והקהל, המחזות הללו מעולם לא זכו לעדנה מחודשת, ואף מנהל תיאטרון רפרטוארי לא העלה אותם בשנית.



כשהועלה "ייסורי איוב" ב-1981 הוא חולל סערה בשל סצינת העירום

ועדיין, את האתגר בהעלאת "ייסורי איוב" המיתי נטל תיאטרון צרפתי בשם "Le menteur Volontaire", בבימויו של לורן ברתיום. התיאטרון יבוא לתל אביב ויעלה את המחזה בקאמרי. ההפקה זכתה לתמיכת המכון הצרפתי ושגרירות צרפת בישראל, והיא תוצג בשפה הצרפתית עם כתוביות תר-

גום לעברית, ב-2-4 במאי. לוין מבסס את מחזהו על סיפורו של איוב התנ"כי ומשלב אלמנטים מהפסיון של ישו, כדי להתמודד עם שאלות מטרידות והרות גורל על מקומם של האלוהות, האמונה והסבל בחיינו. איוב, שהיה איש עשיר ומרוצה מחייו, מתמודד עם אסורנות בלתי מוסכרים הפוקדים אותו. כשהועלה לראשונה ב-1981 עורר המחזה סנסציה, בין השאר בשל סצינה שבה איוב העירום (בגילוימו של יוסף כרמון הנפלא) משופר באחוריו על מוט על ידי חיילי הקיסר, ונמך כד לקרקס על מנת שגסיסתו תמך שוך קהל. הסצנה הנועזת לא עברה בשקט: סגנית שר החינוך אז, מרים גלזרית-עסה, דרשה להפסיק את התמיכה בתיאטרון.

גרסת הבמאי הצרפתי שתועלה כעת בקאמרי שונה מהגרסה המקורית של לוין. לורן ברתיום משתמש בכקבוקי פלסטיק וצבעים נוזליים צבעוניים בהם הוא גם צובע את גופות השחקנים. ההפקה, שהועלתה בין השאר גם בפסטיבל אודיאון בצרפת בתרגומה של לורנס סנדר רוביץ', זכתה בפרס אהדת הקהל.

בניגוד ל"ייסורי איוב" שיועלה כאן בהפקה זרה, יזכה מחזהו של לוין "אורזי המזוודות" להפקה חדשה בקאמרי בבימויו של אורי בן משה. "אורזי המזוודות" מוגדרת כקומדיה



תצלום: זואר לבנס

"ייסורי איוב" של תיאטרון "Le menteur Volontaire". יוצג בקאמרי בשפה הצרפתית עם כתוביות תרגום לעברית

בת זמננו הכוללת שש משפחות, שלוש רווקות, תשעה מתים, שמונה לוויית, אחת עשרה מזוודות, תינוק, הומוסקסואל, זונה, מגמגם וגיבן - וכולם מאור לא מאושרים. כל 22

הדמויות יוצרות תמונה תל אביבית שמתרחשת בשנות ה-60. מדוע עברו 28 שנים כדי להעלות שנית את המחזה שהביקורת גמרה עליו את ההלל? "מדובר

בהיקף תובעני של שחקנים ושל צוות, שעמד למכשול לבצע אותו", אומר עמרי ניצן, מנהלו האמנותי של הקאמרי, "אבל יש עכשיו להעלות שחקנים מצוינת עם ההשראה

היצירתית של אורי בן משה, שהביאה להכרעה". להפקה זו חוזרת חנה מרון, שלא הופיעה בקאמרי זה שנים רבות. החזרות מתחילות היום, והפקה תועלה ביולי הקרוב.

26.39x32.43	1	עמוד 36	כותרת - נובוטטי נידלי - כותרת	28/04/2011	27047721-0
תיאטרון הקאמר - 85898					

איוב בגרסה הצרפתית : הכתבה עוסקת בהצגה של הבמאי הצרפתי, לורן ברט "ייסורי איוב" ע"פ מחזה של חנוך לוין שתוצג בתיאטרון הקאמרי בחודש מאי הקרוב בין ה-2-4 במאי.

FRANZUZZISCHER IOV

Инна Шейхатович

В мае мы увидим спектакль "Муки Иова" на сцене нашего Камерного. "Отсутствие границ между смехом и ужасом", - написали французские критики. "Зрителям первых двух рядов я советую надеть в театр на наш спектакль ту одежду, которую они меньше всего любят, чтобы не было жаль ее перепачкать в том, что составляет важную составную часть нашего художественного дела", - говорит режиссер Лорен Бретом.

Эксцентрика и трагедия, крик небесам и человеческая комедия сквозь нечеловеческие страдания - это спектакль "Муки Иова" по пьесе израильского драматурга Ханоха Левина. Притчу про Иова в программе Второго международного тель-авивского театрального фестиваля показывает французский театр "Le Menteur Volontaire".

Режиссер Лорен Бретом выступил перед журналистами. Мы сидели за кухней какого-то арт-кафе на Ротшильд, в темноватом зальчике, явно демонстрирующем претензию на эстетность. С потолка свисали на длинных шнурах электрические лампочки без абажуров, разнокалиберные стулья выглядели, как декорация ко многим спектаклям сразу... Режиссер, молодой, высокий, в черном костюме и смешных кроссовках, пил "колу", гордо держа напомаженную чем-то блестящим голову. Журналисты жевали что-то в полутьме, гудели. Кто-то хотел знать, почему в зале нашего Камерного, где покажут спектакль, не предусмотрены титры на английском, и что думает про "Иова" актриса Лилиан Баретто, вдова Ханоха Левина.

Лилиан рассказала, что видела этот спектакль во Франции и слышала реакцию зала: "Часть публики слушала, смотрела, часть уже во время действия выражала свое неодобрение, а часть просто решительно уходила из зала". Лорен Бретом одобрительно закивал, прослушав перевод, и добавил, что он обычно стоит у входа в зал, чтобы видеть тех, кто уходит. Сказать им, что понимает их реакцию. "Я даже сказал, что это хорошо - уйти, чтобы не страдать, ведь театр - не то место, где все призваны хором страдать..."

К Лилиан Баретто - она видела "Муки Иова" в постановке Бретома на фестивале в театре "Одеон", где спектакль получил приз зрительских симпатий, - подошел незнакомый человек. Сказал, что постановка его воодушевила, произвела сильное впечатление. И что автор пьесы будет становиться все популярнее в Европе. Еще он спросил, откуда она и что знает про драматурга. Лилиан растерялась, сказала что-то про популярность Левина на родине, в Израиле. Про то, что ей приятна такая реакция зрителя на израильскую пьесу.

Человек отошел. Театральные знакомые Лилиан спросили, о чем этот господин с ней говорил. Она рассказала, отметила, что было мило с его стороны так поддержать этот спектакль, пьесу. "А ты знаешь, кто это?" - "Зритель, видимо, причем хорошо воспитанный..." - "Не только. Это Оливье

Пи, директор театра "Одеон", один из самых авторитетных и влиятельных людей искусства Франции". А когда Лилиан вернулась в гостиницу, портье спросил у нее, что она видела, где была. Она сказала, что смотрела в театре пьесу израильского драматурга Левина. На что француз с восторгом сказал: "О, это не просто драматург, это великий драматург! Я видел три постановки по его пьесам - и очень уважаю!"

Всего во Франции сделано 23 перевода пьес Ханоха Левина, его произведения идут в Польше, Германии, России, Венгрии, Швеции, Словении, Украине, Норвегии... Мир ставит Ханоха Левина. Его уже вносят в список "лучших из лучших" драматургов XX столетия. Лилиан Баретто рассказала также о своих ощущениях в связи с воплощением текстов Ханоха Левина на зарубежной сцене:

- Мы уверены в том, что мы свободная страна, что наши мысли, наши образы лишены зашоренности, предвзятости. А на самом деле у нас есть свои клише, и часто взгляд издалека бывает точнее, пронзительнее, дает более полное понимание истинной свободы.

Лорен Бретом после пресс-конференции долго сидел в закрытом дворике, под рассеянными лучами солнца, пил свою "колу" и отвечал на вопросы. Когда пришла моя очередь с ним беседовать, Лана Этингер, переводчица и актриса, увела французского гостя в тень, в помещение. "Я не переносу такое яркое солнце", - сказала она. И принесла Лорену сэндвичи и клубнику. И рассказала мне по ходу о том, что он предложил ей сыграть в его новом театральном проекте.

- Это будет не совсем мое, это не совсем я... Он предложил мне сыграть Еву Браун в спектакле про Гитлера. А я ему сказала, что я не блондинка, на арийку не похожа. И услышала в ответ: главное - не внешность, главное - то, что внутри...

Лорен сел, мы начали интервью.

- Господин Бретом, спасибо, что согласились побеседовать со мной.

- Вам спасибо! Мы делаем свою работу не для того чтобы таиться от народа, нам необходимо, чтобы с нами о ней говорили...

- Когда говорят "Израиль", что вы себе представляете? О чем думаете?

- Израиль - это прежде всего Ханох Левин. Потом я думаю о свободе. О том, что, наверное, можно назвать израильской наглостью. Отсутствие страха. То, что есть в работах Амоса Гитая, Ханоха Левина.

- Откуда вы узнали об этих людях - о Гитая, Левине?

- Меня познакомил с их творчеством литератор, переводчик Лоренс Сендерович. Я даже не могу это объяснить, но я всегда мечтал приехать в Израиль, показать свою работу здесь. И в прошлом году я один приехал в Тель-Авив, с рюкзаком за плечами, пошел искать себе сцену для "Иова" и нашел ее.

- Как начинал режиссер Бретом?

- Я рос у бабушки с дедушкой в их небогатом доме, это и была моя духовная родина. Бабушка играла на барабане, дедушка



на аккордеоне. Они выступали на улице. Я ходил по кругу с корзинкой, собирал деньги. Так начиналось искусство...

- Каков был ваш первый опыт работы над текстами Левина?

- "Крум". И я всех своих актеров призываю непременно читать всего Левина, который у нас переведен.

- Что вас сильнее всего впечатлило при личном знакомстве с Израилем?

- Сочетание глубоких традиций с совершенно американизированным образом жизни.

- И вам этот образ жизни близок?

- Умираю по такой жизни...

- Какие работы режиссеров Европы вам кажутся удачами на пути постановок Ханоха Левина?

- Поляк Кшиштоф Варликовский - я видел его спектакль "Крум" на фестивале в Валенсии - сделал нечто невероятно хорошее...

- Мы видели его работу в прошлом году у нас на фестивале...

- Он один из самых лучших.

- Как вы относитесь к идеям Антонена Арто? Кто из театральных французов оказал на вас влияние?

- Арто - вы это точно определили - мой соратник. Его театр, его идеи воспитывать, показывая жестокость на сцене, пытаюсь людей от нее отвлечь, мне близки. Во Франции меня называют внуком Арто...

- Кто из российских режиссеров вам интересен?

- Анатолий Васильев. Хотя в нем есть немного страха и респектабельности. Он мог бы идти дальше. Бить по бюргерству сильнее. К слову, был такой фестиваль "Москва, 30-е годы". О культуре России под гнетом сталинизма. И там я снова убедился в том, что Николай Эрдман и Дмитрий Шостакович - гении.

- Вы ставили Эрзмана?

- И "Мандат", и "Самоубийцу".

- Французская классика - не ваша тема? Не ваша эстетика?

- Эстетики в ней не вижу, но недавно ставил "Беренику" Расина. Это история любви. Тема любви - значит, моя тема. Если я не влюблен, нет творчества, ничего не получается. Причем лучше всего я творю

в самом начале, когда все поет и сверкает, и в финале чувства, на лице боли - тогда я король...

- С вами трудно?

- Актеры говорят: он кайфовый, Бретом, но с ним надо забывать, что будешь хорошо выглядеть, потому что заставит купаться в дерьме... Такой у меня театр. Критики у других на фоне грязи, уродства всегда главным видят белую голубку где-то сбоку. А у меня на фоне любых голубей всегда видят грязь, грязь. И они правы! Так же, что я кайфовый, говорят и мои женщины. Хотя разлуки мне очень хорошо известны, живу от разлуки до разлуки.

- Франция - страна моды, элегантности, культа любви - так пишут в гламурных журналах, а они теперь диктуют все и всем... Как вы видите эту тему - мода, искусство быть красивым, бег за гламуром?

- Все вранье! Любовь - теперь это уже повсеместно романы мужчин с мужчинами. Вот и весь гламур! Я работаю в жанре "искусство уродства". Люди глут про искусство красоты, хотя мои идеи и формы гораздо человечнее!

- Как вы себя видите со стороны?

- Человек в трусах и с ящиком цветов!

- Откуда, как возник в вашей жизни проект спектакля про Гитлера?

- Это долгая история... Я лежал в больнице, подключенный к аппаратам, дышал через трубку. Каждое утро приходила медсестра, открывала ставни на окнах, убирала дыхательную трубку. Обращалась ко мне в третьем лице: "Господин Бретом уже проснулся... Сейчас господин Бретом будет есть...". Включала телевизор. Не спрашивая, хочу ли я ее дурацкий телевизор смотреть. И я увидел на экране лицо с усами. Лицо Гитлера. А потом увидел, что и она - лицо с усами. И все медсестры в отделении оказались с усами. Я сказал об этом врачу. Спросил, знает ли он, что у него весь персонал - лица с усами Гитлера. Он не знал. Но начал выяснять, какую дозу морфия мне дают. Дозу снизили. А тема осталась. К слову, тогда я еще подумал про пьесу "Муки Иова": я не могу умереть, пока это не поставлю. И не умер. И поставил!

2 - 4 мая спектакль "Муки Иова" в Тель-Авиве на сцене Камерного.



**EXTRAITS DE PRESSE
COMPLÉMENTAIRES**



LAURENT BRETHOME

CHEF DE TRIBU

TEXTE / VINCENT BRAUD * PPHOTO / CHRISTOPHE MARTIN POUR KOSTAR

Au metteur en scène du *Menteur volontaire*, on serait tenté de demander « *levez la main droite et dites "je le jure"* ». Mais Laurent Brethome n'est pas du genre à parler à demi-mots. Au risque de déranger ou de déplaire.

À 32 ans – et vingt-deux mises en scène en neuf ans – il propose *Bérénice* et *On purge bébé*. Racine et Feydeau, au risque du grand écart. Mais il s'en moque et il avance. ■ Même si, c'est un fait, il n'est pas toujours simple d'être Vendéen. C'est à La Roche-sur-Yon que tout a commencé. Si Laurent Brethome en est là, c'est grâce à... un pédiatre. « *J'étais hospitalisé car je présentais des troubles du comportement, je ne contrôlais pas mes gestes, ma diction... Un médecin a fini par comprendre que tout cela n'était que l'expression d'un trop-plein d'énergie.* » Un passage à l'atelier théâtre du Galion, puis au conservatoire et ce sera la Comédie de Saint-Étienne. Professeur d'art dramatique au conservatoire de Lyon à 28 ans, c'est à La Roche-sur-Yon qu'il revient s'installer en 2009 avec Philippe Sire. « *Le Menteur volontaire, c'est une famille, une tribu. On se connaît depuis toujours ou presque et on partage les mêmes envies...* » Des envies de théâtre naturellement, nées de rencontres avec Olivier Py, Thomas Ostermeier, Odile Duboc... ou de spectacles, d'expos, de

films. « *J'aime beaucoup Twin Peaks de David Lynch... J'essaie de représenter l'innommable de manière poétique...* » Lorsque Laurent Brethome met en scène *Les Souffrances de Job* d'Hanokh Levin, Pierre Assouline salue la performance. ■ Lorsqu'il lui arrive de rêver tout haut, Laurent Brethome se voit bien prendre la direction d'un lieu de théâtre. Non pour s'installer, juste pour travailler et s'inscrire dans un territoire. En attendant, il court à Nantes, Angers, Marseille, Paris avec un crochet par Montjean-sur-Loire ou Le Pin-en-Mauges. Le *Menteur volontaire* affiche, cette saison, cent-vingt représentations. Elle n'en est pas moins la seule compagnie conventionnée en France à ne pas recevoir un euro de "son" conseil général. Pas toujours simple d'être... Vendéen. ■

BÉRÉNICE DE JEAN RACINE PAR LE MENTEUR VOLONTAIRE.
LE 13 DÉCEMBRE AU CARRÉ DE CHÂTEAU-GONTIER
ET LE 16 DÉCEMBRE AU THÉÂTRE DE LAVAL.

ON PURGE BÉBÉ DE FEYDEAU, LES 11 ET 12 DÉCEMBRE À BEAUPRÉAU.

LES SOUFFRANCES DE JOB, DU 19 JANVIER AU 4 FÉVRIER
AUX ATELIERS BERTHIER DE L'ODÉON À PARIS.

FACE À FACE

Jean Lacornerie, le nouveau directeur du théâtre de la Croix-Rousse, a décidé de soutenir quatre jeunes metteurs en scène en leur proposant de présenter une de leurs pièces. Parmi eux, deux "Lyonnais" au style bien différent.

Portraits croisés Par Nadège Michaudet

LAURENT BRETHOME

Hyperactif et boulimique

A 32 ans, Laurent Brethome est un hyperactif. Sa vie, c'est le théâtre. Et cela depuis qu'il a 8 ans. Elevé par ses grands-parents musiciens, il souffre de tics nerveux qu'un spécialiste reliera à un "trop plein d'énergie créative." Résultat, on l'envoie faire du théâtre. Et il n'en sortira plus. Ecole nationale de musique de danse et d'art dramatique de la Roche sur Yon en Vendée, Conservatoire de Grenoble, Ecole supérieure de la comédie de Saint-Etienne... Depuis, ce boulimique de travail a réalisé une trentaine de mises en scène. Et tout ce qu'il fait semble être une réussite. D'ailleurs, sa mise en scène de la pièce de Hanokh Levin, "Les souffrances de Job" a été récompensée par le prix du public du festival Impatience, organisé par le célèbre théâtre de l'Odéon de Paris. Un établissement réputé qui a décidé de programmer la pièce de Laurent Brethome fin janvier. D'ici là, il va présenter "Bérénice" au théâtre de la Croix-Rousse. Un lieu qu'il connaît bien et dont il voulait prendre la direction

théâtral

après le décès de son directeur, Philippe Faure. Finalement, il y revient en tant que metteur en scène pour un challenge pas facile car "Bérénice" a été à l'affiche de ce théâtre pendant plusieurs années. Mais la mise en scène de Jean-Marc l'Avocat n'a rien à voir avec celle de Laurent Brethome. Plus contemporaine, avec sept comédiens sur scène et une fin qui entraîne les spectateurs dans un univers proche de celui de David Lynch. Surprenant. Laurent Brethome prépare également "Projet H", une pièce autour de l'ascension d'Adolf Hitler et la mise en place d'une dictature dans une société contemporaine. A découvrir début 2013.

♦♦ **Son atout :** Son hyperactivité. Laurent Brethome a des dizaines de projets en tête. Et partout où il va, il lance de nouvelles choses, de nouvelles collaborations. Il ne vit que pour le théâtre, quitte à laisser complètement de côté sa vie privée. Résultat, il est omniprésent et joue partout dans le monde.

♦♦ **Sa faiblesse :** Il dit payer le fait de ne pas avoir fait l'ENSATT. Ce qui selon lui le prive d'un certain réseau. D'ailleurs, il joue souvent en France, mais paradoxalement assez peu à Lyon.

CATHERINE HARGREAVES Calme et studieuse

Née à Paris dans une famille d'immigrés anglais, Catherine Hargreaves effectue un parcours scolaire sans faute. Bac littéraire, Khâgne, Hypokhâgne, licence en langues et civilisations à la Sorbonne... Une fille modèle. Mais à 23 ans, elle décide de changer radicalement de voie pour se consacrer au théâtre. Elle intègre alors l'ENSATT de Lyon en 2001. D'abord comédienne, elle se lance rapidement dans la mise en scène en proposant des pièces aux styles toujours très différents : "Un grand nombre" de Caryl Churchill, "Réalisme" d'Anthony Neilson... Puis quelques années plus tard, elle décide d'écrire sa propre pièce : "Dead woman laughing" qui évoque le rapport à la mort avec une certaine dérision. Mais ce qui fait réellement décoller la carrière de la jeune femme, c'est son adaptation de la pièce de Neilson, "Le monde merveilleux de Dissocia". Une pièce racontant l'histoire d'une femme schizophrène, qu'elle a entièrement traduite avant de la présenter aux Célestins. Puis de partir en tournée pendant un an un peu partout en Rhône-Alpes. Très curieuse, cette célibataire de 33 ans, calme et posée, mais aussi très influencée par sa double culture, a décidé de se lancer un défi en écrivant "La ballade du vieux marin", inspirée d'un poème de la fin du 18^e siècle. Un voyage initiatique dans la tradition d'Ulysse pour lequel Catherine Hargreaves s'est pleinement investie. Elle a d'ailleurs voyagé pendant 19 jours à bord d'un cargo,

du Havre à Buenos Aires en Argentine. Seule passagère à bord, elle a suivi chaque marin et officier dans leurs tâches quotidiennes. Une immersion complète dans cet univers qui va lui permettre de terminer la première partie de ce texte qu'elle présentera en janvier prochain au théâtre de la Croix-Rousse. Avec de nombreux effets spéciaux dans sa mise en scène. Mais Catherine Hargreaves, qui a également cofondé la compagnie des Sept sœurs basée dans le 7^e arrondissement de Lyon, ne compte pas s'arrêter là puisqu'elle veut présenter deux autres parties de "La ballade du vieux marin". Un projet qui devrait l'occuper pendant ces trois prochaines années.

♦♦ **Son atout :** Une immersion totale dans l'univers qu'elle tente de décrire. Ce qui donne un texte plein de vie et de ressenti.

♦♦ **Sa faiblesse :** Seulement une dizaine de pièces mises en scène. Et surtout, celles-ci n'ont jamais été jouées en dehors de la région Rhône-Alpes. Un déficit de notoriété qui risque de lui faire défaut dans le futur.

L'avis de Mag2 Lyon :

Deux personnalités diamétralement opposées. Ce qui se ressent dans leur travail. Catherine Hargreaves propose des pièces plus rondes, plus interrogatives sur le monde qui nous entoure. Alors que Laurent Brethome est plus corrosif, plus engagé. S'il faut choisir, on opte plus pour ce dernier, qui a tendance à prendre plus de risques. ♦

"La ballade du vieux marin". Un projet qui devrait l'occuper pendant ces trois prochaines années...



CD/DVD/Livre | Cinéma | Concerts | Expos | Spectacles

Théâtre de la Croix-Rousse. Une Bérénice sensuelle et baroque, à l'opposé des lectures classiques

Vu 31 fois | Publié le 18/11/2011 à 06:00

Réagissez 1 photo



Titus et Bérénice se déchirent avec un mélange de sensualité et d'hystérie, de grâce et d'animalité. Elodie Maubrun

0

Recommander 9

Théâtre. Thomas Matalou et Julie Recoing incarnent le couple racinien sacrifié sur l'autel de la raison d'État.

Avec son look de rocker, sa silhouette élancée, sa voix sombre et grasse, Thomas Matalou n'a rien du héros racinien. Julie Recoing, non plus, n'a pas la raideur de l'héroïne tragique. Pourtant, ils incarnent idéalement les personnages centraux de Bérénice, une œuvre de Racine inspirée par la romance avortée entre Louis XIV et Marie Concini. Dans cette pièce, où l'amour subit le joug de la raison d'État, ils se déchirent comme des amants condamnés malgré eux, avec un mélange de sensualité et d'hystérie, de grâce et d'animalité.

Titus aime Bérénice. Bérénice adore Titus. Mais les lois de l'Empire s'opposent à cette alliance. On connaît le dénouement. Mais pour arriver là, l'un et l'autre combattront leur nature, souffriront jusqu'aux frontières de la folie. C'est en tout cas comme cela que Laurent Brethome nous les présente, deux amants faits de chair, enfermés dans un palais balayé par la brise d'une nuit d'été torride. Les cuirasses, armures et drapés ont été rangés au magasin des accessoires. Les colonnades et parterres marmoréens ont laissé place à la noirceur d'un décor épuré, éclairé par des lustres baroques. Le metteur en scène surligne à la sanguine les tourments de ces personnages torturés par des sentiments contraires au devoir, à l'image d'Antiochus (excellent Philippe Sire), éternel amoureux d'une Bérénice qu'il sait à jamais inaccessible. Un travail qui a le mérite de rendre accessible le texte de Racine sans trahir les exigences de l'alexandrin.

Jusqu'au 26 novembre. Théâtre de la Croix-Rousse, place Joannes-Ambre, Lyon 4 e. Tél. 04 72 07 49 49 ou www.croix-rousse.com

Antonio Mafra

0

Recommander 9

Vos commentaires

+ de tags

Art et Culture

Notez cet article

Alertes info

Soyez les premiers informés : inscrivez-vous à nos alertes mail

je m'inscris



Vous recherchez :

dans

le dernier numéro

Rechercher

CRITIQUE / Bérénice

Un coup de fouet pour la *Bérénice* de Laurent Brethome, où affleurent le souffle obscur et la rage lumineuse de la passion sensuelle racinienne.



30

die Maubrun Légende : « Le
Noir pour les couleurs de la
racinienne. »

Share

Bérénice de Racine (1670) est un condensé d'intensité tragique - à la fois boule incandescente de feu et lourd fragment de glace -, un fondu entre passion et raison reposant sur le pouvoir du verbe et sa magnificence qu'amplifie l'alexandrin. Il y est question de séparation et de rupture exigées par la raison d'État : l'empereur romain Titus et la reine de Palestine Bérénice s'aiment. L'union est impossible, écartelée entre stratégie politique et sentiments intimes. La tragédie est sans action, si ce n'est les hésitations de Titus à choisir entre Rome et Bérénice, fantôme manipulé par Paulin qu'incarne Fabien Albanese. *Bérénice* balance entre espoir et désespoir, comme Antiochus (Philippe Sire), ami de Titus et amoureux malheureux de la reine, maintenu par Arsace (Thierry Jolivet, consolateur) dans le rêve d'une passion partagée. Laurent Brethome insuffle à ce joyau statique la vie et les fluctuations du désir qui le font briller en majesté. Julie Reçoit est une jeune Bérénice flamboyante, décidée, fébrile puis défaite, qui remonte à la lumière comme sauvée, depuis le gouffre intime de la blessure et de la douleur. Thomas Blanchard apporte avec délicatesse, l'ambiguïté tenace et fuyante de ce Titus insaisissable.

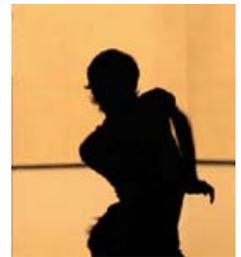
L'empereur, la reine et Antiochus sont désignés par le rouge éclatant et furieux

Les corps sensuels et ardents se meuvent, s'éprennent, se déprennent ou bien se jettent sur la scène. Julien Masse installe les hauteurs oppressantes d'un palais sur la pierre basse d'un bassin cerné d'ombres nocturnes. Sur les murs, une myriade d'ouvertures simulées, portes et miroirs translucides, tableaux de maîtres aux cadres dorés, désigne la puissance et les honneurs. Dans les ténèbres, un appareil de lustres d'époque se balance. L'empereur, la reine et Antiochus sont désignés par le rouge éclatant et furieux, la couleur de la passion, du théâtre et du sang, face aux lumières insuffisantes du monde tel qu'il est vécu pour l'homme de pouvoir. La représentation des arts plastiques, peintures et sculptures, est convoquée sur le plateau avec des rappels de Rembrandt. Titus est comparable à tel puissant en majesté dans son manteau de pourpre, avec son glaive, son écu d'argent et son bras levé vers les cieux. Un peu d'humour avec l'apparition furtive du peintre qui tente de faire le portrait de Titus. L'empereur se prend sans cesse les pieds dans son manteau trop grand et trop lourd. Rutile (François Jaulin) qui fait office de chœur, traîne complaisamment sur le plateau sa dégaine de jeune à la capuche. Des excès aussi, la longue lettre qu'écrit fébrilement à la craie Bérénice. Or, la mise en scène rutilante d'audace réveille la tragédie de son endormissement, un appel d'air revigorant.

Véronique Hotte

Bérénice, de Racine ; mise en scène de Laurent Brethome. Du 29 novembre au 10 décembre 2011. Du mardi au samedi à 20h30, jeudi à 19h30, dimanche à 16h. Théâtre Jean Arp 22 rue Paul-Vaillant Couturier 92140 Clamart. Tél : 01 41 90 17 02. Spectacle vu au Nouveau Théâtre d'Angers CDN.

Téléchargement du jo
au format PDF
N°193 / DECEMBRE



Espace perso :

Login : email

Ok

Inscrivez vc



En un clic :



Les Trois coups

www.lestroiscoups.com

Le 04 mars 2009

Un vaudeville très rock and roll

On peut faire du neuf avec du vieux sans faire pour autant du réchauffé. Belle leçon de force que nous offre ces jours-ci à la Croix-Rousse le jeune et prometteur Laurent Brethome dans sa puissante mise en scène d'un classique : « On purge bébé », de Georges Feydeau.



À quelques minutes du début de séance de ce samedi après-midi, la salle de la Croix-Rousse grouille de monde... On s'affaire, on cherche sa place, on se prépare pendant que le bruit continu d'une perceuse venu de derrière l'immense rideau rouge de la scène se fait entendre. Les lumières se baissent tandis que le bruit devient plus en plus assourdissant. Le rideau s'ouvre enfin.

Et là, tels les phares d'une voiture, de puissants projecteurs éblouissent les yeux mi-clos des spectateurs en pleine digestion. On découvre alors un espace scénique investi par cinq portiques qui ne séparent rien et n'ont d'autre intérêt que celui de permettre aux portes de claquer. Au beau milieu de cet ensemble un peu saugrenu se trouve M. Follavoine en compagnie d'une bonne très gourde et très aguicheuse. Ce dernier se réjouit à l'approche d'une juteuse affaire de

pots de chambre à destination de l'armée française, qu'il s'apprête à conclure avec le dénommé M. Chouilloux. Mais on comprend vite que le pire reste à venir lorsque Mme Follavoine annonce à son époux la nécessité plus qu'urgente de purger bébé.

La mise en scène de Laurent Brethome a ceci de remarquable qu'elle rend un magnifique hommage à Feydeau en dépoussiérant le genre. On assiste à une mise en relief, une exacerbation des particularités de la pièce. Bien que le spectacle ne soit composé que d'un seul acte, on distingue ici deux temps. La première partie où l'intrigue s'installe et la seconde qui suit l'entrée en scène de bébé. Cette arrivée est déterminante puisqu'elle marque une accélération dans le rythme de la pièce : c'est le déversement. Des cris, des insultes, des explosions, des quiproquos et des humiliations se succèdent à partir d'un banal moment de vie, ici partagé avec les Follavoine. Et le registre de la scatologie n'est jamais loin dans cette histoire de purge.

Ici, les cinq comédiens campent des rôles outranciers, mais n'en demeurent pas moins convaincants. Démesurément maquillés, ils sont de véritables caricatures incarnées. Parmi eux, on retiendra l'enfant terrible, Toto, joué par un comédien d'une trentaine d'années qui rappelle étrangement le guitariste du groupe ACDC ; ce dernier ne cesse de trépigner et de terroriser son entourage. La mère, quant à elle, est une épouse acariâtre qui devient totalement hystérique lorsqu'il est question de bébé, auquel elle porte un amour totalement malsain. Enfin, la figure du cocu humilié touche à son comble avec le personnage de Chouilloux.

Ils évoluent tous dans une scénographie soignée, où les couleurs forment de véritables camaïeux de gris et de violet : un univers composé de cartons, de pots de fleurs et de pots de chambre disposés sur des meubles bancals. Quant à l'ingénieux système de portique, il permet aux portes de claquer dans des rythmes de plus en plus soutenus. L'éclairage associé à certaines chorégraphies des personnages contribue à une atmosphère très rock and roll. On est parfois proche du célèbre clip de Michael Jackson, *Thriller* ou de l'ambiance scénique d'un soir de concert.

Ainsi, cette explosive mise en scène de Feydeau s'apparente à un véritable bain de jouvence du genre. Le rendu est malin, osé, truffé de clins d'œil. Cette purge est une véritable réussite qu'on ne peut qu'applaudir des deux mains. 🍷

Élise Ternat

Les Trois Coups

www.lestroiscoups.com